

# Prédications d'après Blaise Pascal

prononcées lors des rencontres de la SAPB à  
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

# Sommaire

<b>1</b>	<b>Prédications à l'occasion d'événements particuliers</b>	<b>4</b>
1.1	Jean 6, 51-55, messe du bout de l'an pour M. Philippe Sellier . .	4
1.2	Prédication à la messe chantée de la Sainte-Epine, lundi 24 mars 2025, Paris St-Jacques . . . . .	5
1.3	Prédication à la messe chantée de la Sainte-Epine, 21 juin 2025, Paris St-Roch . . . . .	7
<b>2</b>	<b>Prédications à l'occasion des rencontres du mercredi</b>	<b>9</b>
2.1	Prédication sur la sépulture de Pascal, 14 Xbre 2020 . . . . .	9
2.2	Prédication sur le Baptême du Christ, 19 janvier 2021 . . . . .	10
2.3	Prédication sur saint Blaise, mardi 9 février 2021 . . . . .	11
2.4	Prédication sur le mardi saint, mardi 30 mars 2021 . . . . .	12
2.5	Prédication sur la Résurrection, 13 avril 2021 . . . . .	13
2.6	Prédication sur la Couronne d'Épines, 27 avril 2021 . . . . .	13
2.7	Prédication sur l'Ascension, mardi 11 mai 2021 . . . . .	14
2.8	Prédication sur la Pentecôte, 25 mai 2021 . . . . .	15
2.9	Prédication sur le plaisir, 1er juin 2021 . . . . .	16
2.10	Prédication pour la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre 2021	17
2.11	Prédication pour la Saint-Matthieu, 22 septembre 2021 . . . . .	18
2.12	Prédication sur les petites et les grandes choses, mercredi 20 oc- tobre 2021 . . . . .	19
2.13	Prédication pour le mois des défunts, 3 novembre 2021 . . . . .	20
2.14	Prédication sur l'avent, 1er décembre 2021 . . . . .	20
2.15	Prédication sur la conversion, 26 janvier 2022 . . . . .	21
2.16	Prédication sur Blaise et Jacqueline, 9 février 2022 . . . . .	22
2.17	Prédication sur les pauvres de la grâce, 9 mars 2022 . . . . .	23
2.18	Prédication sur l'entrée du Christ à Jérusalem, 6 avril 2022 . . .	24
2.19	Prédication sur l'évangile du tombeau vide, 20 avril 2022 . . . . .	25
2.20	Prédication sur la résurrection secrète, 4 mai 2022 . . . . .	26
2.21	Prédication sur la Session à la droite, 18 mai 2022 . . . . .	27
2.22	Prédication sur la crainte de la perte, 29 juin 2022 . . . . .	28
2.23	Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 14 VIIbre 2022 . .	29
2.24	Prédication sur la vertu résultante de deux vices, 28 septembre 2022 . . . . .	30

2.25	Prédication sur amour et vérité, 12 octobre 2022 . . . . .	31
2.26	Sur les reliques des saints, 26 octobre 2022 . . . . .	31
2.27	Sur la charité envers les défunts, 9 novembre 2022 . . . . .	32
2.28	Prédication sur la nuit de feu, 23 novembre 2022 . . . . .	33
2.29	Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023 . . . . .	34
2.30	Prédication sur la Sainte Écriture, 8 février 2023 . . . . .	35
2.31	Prédication sur le baptême, 12 avril 2023 . . . . .	36
2.32	Prédication sur la confirmation, 31 mai 2023 . . . . .	37
2.33	Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 13 VIIbre 2023 . .	38
2.34	Prédication sur les souffrances du malade et celles du Christ, 27 septembre 2023 . . . . .	39
2.35	Prédication sur l'universalité de Jésus-Christ, 11 octobre 2023 . .	40
2.36	Prédication sur l'amour de Dieu, 25 octobre 2023 . . . . .	41
2.37	Prédication sur l'âme en présence de Dieu seul, 8 IXbre 2023 . .	42
2.38	Prédication sur sa soumission à Jésus-Christ et à son directeur, 22 novembre 2023 . . . . .	43
2.39	Prédication sur Pascal et saint Jean-Baptiste, 6 décembre 2023 .	44
2.40	Prédication sur la Nativité de Jésus-Christ, 20 décembre 2023 . .	45
2.41	Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024 . . . . .	46
2.42	Prédication sur l'immortalité de l'âme, 24 janvier 2024 . . . . .	47
2.43	Prédication sur la pénitence, 21 février 2024 . . . . .	48
2.44	Prédication sur le silence, 6 mars 2024 . . . . .	49
2.45	Prédication sur l'imitation du Christ en son agonie, 20 mars 2024	50
2.46	Prédication sur résurrection et eucharistie, 3 avril 2024 . . . . .	51
2.47	Prédication sur l'imputabilité du péché, 1er mai 2024 . . . . .	52
2.48	Prédication sur la fin de la vie chrétienne, 29 mai 2024 . . . . .	53
2.49	Prédication sur la vraie naissance, 19 juin 2024 . . . . .	54
2.50	Prédication sur l'orgueil et la concupiscence, mercredi 11 VIIbre 2024 . . . . .	56
2.51	Prédication sur l'ange et l'homme, mercredi 28 VIIbre 2024 . . .	57
2.52	Prédication sur la joie, mercredi 9 VIIIbre 2024 . . . . .	58
2.53	Prédication sur les âmes du purgatoire, mercredi 27 IXbre 2024 .	59
2.54	Prédication sur « le monde ordinaire », mercredi 15 janvier 2025	60
2.55	Prédication sur Dieu « auteur de l'ordre des éléments », mercredi 5 mars 2025 . . . . .	61
2.56	Prédication sur saint Joseph, 19 mars 2025 . . . . .	63
2.57	Prédication sur le péché comme maladie, 3 avril 2025 . . . . .	64
2.58	Prédication sur le titre d'ami donné à Judas, mercredi 16 avril 2025 (mercredi saint) . . . . .	66
2.59	Prédication sur le pape, mercredi 7 mai 2025 . . . . .	67
2.60	Prédication sur l'Ascension, mercredi 21 mai 2025 . . . . .	69
2.61	Prédication sur la suavité de l'Esprit-Saint, mercredi 4 juin 2025	70
2.62	Prédication sur l'eucharistie, mercredi 18 juin 2025 . . . . .	71

# Chapitre 1

## Prédications à l'occasion d'événements particuliers

### 1.1 Jean 6, 51-55, messe du bout de l'an pour M. Philippe Sellier

M. Philippe Sellier a servi, comme savant et chrétien, la mémoire de Blaise Pascal, cet autre savant et chrétien, qui repose dans cette église. C'est à Pascal que nous empruntons ces mots, écrits sur la mort de son père : « Faisons-le revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rend en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent en l'assemblée de ses fidèles. »

Cette présence de Jésus-Christ à son Église, Jésus-Christ a disposé l'eucharistie pour en être la source et le principe. Et c'est ainsi qu'elle peut être elle-même principe de la présence mutuelle des vivants aux morts et des morts aux vivants. L'Église désigne l'eucharistie comme le « sacrement de la charité », c'est-à-dire, de l'amour divin. Jésus-Christ l'institua la veille de mourir sur la croix de ce plus grand amour, d'une mort qui devint ainsi principe de vie éternelle, d'avance recueillie la veille au jeudi saint.

« C'est ce sacrement, écrit Pascal à Mlle de Roannez, que saint Jean appelle dans l'Apocalypse une *manne cachée*. » Aussi, devant l'eucharistie, peut-on se demander : « Qu'est-ce que c'est ? », à plus de titre encore que les Hébreux devant la manne du désert, qui n'y avaient pas reconnu d'abord une nourriture, et qu'ils ont mangée sur la seule foi à la parole de Dieu leur disant : *C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger*.

Le sacrement de la charité est acclamé à la messe comme « mystère de la foi ». *Dieu*, dit Jésus, est *amour* ; et c'est véritablement en tant qu'il est amour que l'on peut lui dire avec Isaïe *Véritablement tu es un Dieu caché*, selon l'oracle que Pascal aimait à citer. Il est propre à l'amour de charité qu'on s'y attache

en ce monde au-delà de l'évidence et parfois contre l'évidence. Principe de vie éternelle, il convenait que cet amour soit jailli de la mort.

Pascal écrivait ainsi aux siens dans la lettre sur la mort de son père : « ... si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie ; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort. » Il devait plus tard recueillir ces paroles de la bouche de Jésus, de celui qui est Amour, de celui qui est Pain de vie : « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin, mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel. » (S 751).

« Je te suis plus ami que tel et tel, lui dit encore Jésus, car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et comme j'ai fait et suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint Sacrement. » (*ibid.*).

Philippe s'est nourri sa vie durant de ce Pain de vie. Il a « tendu à l'immortalité par les ombres de la mort. » Son âme alors comparut devant celui qui lui est « plus ami que tel et tel ». Il n'a de communication avec nous que par cet unique Ami, à nous manifesté au Saint Sacrement ; et de même, nous n'avons de communication avec lui que par cet unique Ami. C'est une croix pour l'affection humaine que de devoir confier ceux qu'on aime aux soins d'autre que soi. Mais cette croix est ici consolante, car Jésus-Christ est véritablement le Pain de Vie et le plus grand Amour ; et parfaits sont les soins dont il entoure les âmes de ceux que nous aimons. Conspirons à ces soins de tout notre cœur, tandis que Jésus-Christ va se manifester dans le même sacrifice qu'il consumma à la croix, où il se fit Pain de vie pour les vivants et les morts en une unique table.

## 1.2 Prédication à la messe chantée de la Sainte-Epine, lundi 24 mars 2025, Paris St-Jacques

Selon ce qu'indique le 2e nocturne de la fête, elle se célébrait le 3e vendredi de carême, ou bien le vendredi le plus prochain de l'anniversaire du miracle lui-même. Elle s'inscrivait donc dans le cycle temporel. C'était marquer que le jeûne du carême n'est pas seulement une ascèse, mais une ascèse en vue d'une mémoire plus vive des mystères de la vie de Jésus-Christ.

Cela fait quelques années qu'au nom de notre petite société et à ses intentions, je dis la messe basse de la Sainte-Epine, assisté de l'un ou l'autre de ses membres. Aujourd'hui, même dans un cadre modeste, il nous est donné que, pour la première fois depuis tant d'années, cette messe soit chantée. Des contraintes objectives ont fait que la providence nous a désigné pour cette célébration l'anniversaire même du miracle, comme pour relever l'importance de l'événement auprès de celui qui était l'oncle et le parrain, c'est-à-dire, le père spirituel de la jeune miraculée.

Il est deux endroits notables dans l'œuvre conservée de Pascal dont le propos roule directement sur le miracle de la Sainte Epine. Il s'agit d'abord de la lettre

que l'on date vers le 29 octobre 1656, Pascal écrivant à Mlle de Roannez comme le grand vicaire de Paris vient de l'authentifier de manière définitive. Pascal rapporte l'événement au mystère de l'eucharistie, comme le lieu où Dieu se cache ordinairement, tandis que le miracle est au contraire le lieu où Dieu se découvre aux humains, et cela, rarement. Et Pascal d'articuler alors les deux mystères, écrivant : « Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait pas de mérite à le croire ; et s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi.

Ce n'est pas à dire que le miracle serait propre par lui-même à faire passer de l'infidélité à la foi. La grâce intérieure est pour cela nécessaire. Mais il s'agit de relever la foi qui, autrement, s'intimiderait. Le miracle, écrit Pascal, est pour « exciter à servir Dieu avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude. »

Or, en cette veille de l'Annonciation, où le miracle se déclara, la foi de Port-Royal avait de quoi s'intimider, puisque cette maison était à la veille d'être fermée par la volonté conjointe des autorités civile et ecclésiastique. Le moment était assez grave pour que Dieu sortît de ce secret où Il se tient ordinairement dans la Sainte Eucharistie.

« C'est le jour d'allégresse où l'épine teinte du sang du Christ a procuré secours et salut à nous ses serviteurs » est-il chanté aux lères vêpres de l'office. A la 6e leçon des matines, il est dit des religieuses de Port-Royal que « leurs amoureuses larmes arrosent l'épine arrosée du sang de Celui qui aimait et mourait. » La Sainte Epine n'était donc pas une relique dite de contact, mais elle contenait le sang du Christ sous son espèce propre. La Sainte Eucharistie, dit saint Thomas, le contient sous une espèce étrangère, celle du vin. L'humanité du Christ cache Dieu, écrit Pascal à Mlle de Roannez, et l'eucharistie est comme un autre voile, couvrant cette humanité. Elle est un mystère de pure présence de la substance du corps et du sang du Christ. Le Christ n'y est donc pas présent pour faire éclater sa puissance aux yeux des hommes. Toute son opération y est de sacrifice, c'est-à-dire qu'elle est tout entière d'abord à l'adresse de Dieu, selon un principe intérieur et invisible, dont le siège est la volonté de Jésus-Christ.

Mais Jésus-Christ réserve à de rares miracles la manifestation de sa puissance aux yeux des hommes. Et en effet, il est d'une extrême conséquence aux yeux de Pascal que ce miracle soit à rapporter directement à l'humanité de Jésus-Christ et à son sang dont l'épine est teinte.

Car si les miracles sont de peu d'usage pour l'apologétique, celui-ci est d'un grand usage pour la controverse qui agite l'Église à l'instigation des jésuites. Les miracles, en effet, ne sont pas de soi surnaturels, mais préternaturels. Ils ne sont pas à rapporter sans discernement à l'auteur de la nature. Ils dépassent la puissance de la nature visible, mais non pas celle de la nature invisible : celle des anges et, en l'espèce, des démons. Les ennemis de Port-Royal ne se sont pas fait faute de rappeler ce point. Les démons pourraient avoir guéri cette enfant pour jeter le trouble dans l'esprit des fidèles, en faveur d'une maison dont la foi n'est pas intègre.

On se souvient comme dans les *Pensées*, Pascal balaye cet argument : « Voici, écrit-il, une relique sacrée, voici une épine de la couronne du Sauveur du

monde, en qui le prince de ce monde n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance » (S 434).

L'œuvre conservée de Pascal montre à un endroit la joie qu'il éprouva comme oncle du retour à la santé de sa nièce. « Comme Dieu n'a point rendu de famille plus heureuse, qu'il fasse qu'il n'en trouve pas de plus reconnaissante » (S 753). Mais elle témoigne aussi de ses transports comme amant de la vérité et de l'Eglise, à l'occasion d'un événement dont la portée dépasse, à l'évidence, le cercle de sa famille. « La vérité subsiste éternellement, écrit-il à la fin de la 12e provinciale, et triomphe à la fin de ses ennemis. » Cet « enfin » renvoie certes à la fin des temps. Mais il arrive que cette fin des temps se déclare dès ce temps, quand Dieu estime cela utile à ses serviteurs en leurs nécessités. Il est juste que nous méditions ce mystère avec Pascal, quand l'Eglise est à la peine.

### 1.3 Prédication à la messe chantée de la Sainte-Epine, 21 juin 2025, Paris St-Roch

« Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature, et qui console l'Eglise. »

C'est là le langage de Pascal, dans la XVIe Provinciale, à l'adresse de ceux qui accusaient les moniales de Port-Royal du Saint-Sacrement de ne pas croire à la présence réelle, qu'elles vénéraient pourtant nuit et jour. Ce grief, et autres semblables d'hérésie, avaient fait que cette maison était à la veille d'être fermée. Mais Dieu lors s'y déclara, par un miracle opéré par une épine de la couronne de son Fils Jésus-Christ, sur la personne de Marguerite, nièce et filleule de Pascal, alors âgée de dix ans, pensionnaire dans cette maison. Elle était depuis deux ans défigurée autour de l'œil par un mal dont la carie pénétrait jusqu'à l'os, et qui disparut en un instant par l'imposition de la sainte relique alors conservée à Port-Royal. Les autorités de l'Eglise de Paris se rendirent à l'évidence du prodige. Le miracle fut reconnu, et levé un temps le péril menaçant la maison.

« Voici, écrit Pascal, une relique sacrée, voici une épine de la couronne du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance. » (S 434).

Cette puissance était muette à proportion de son évidence ; mais Pascal prête à la voix de Dieu des accents triomphaux. Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Ces accents sont tout renouvelés du psaume *In exitu Israël* chanté aux vêpres du dimanche. *Non nobis, Domine, non nobis : Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous ; mais à ton Nom, donne la gloire pour ton amour et la vérité.*

Et certes, il y a lieu d'admirer le soin de Port-Royal et de Pascal à rapporter à Dieu seul cette gloire qui confondait ses ennemis ; à ce Dieu, dis-je, qui est *amour et vérité* ; d'admirer aussi leur sincère constance à se tenir soi-mêmes pour

des serviteurs inutiles autant qu'indignes de la vérité divine. Dieu, c'est Lui le maître de tout. C'est donc Lui qui permettait que ses serviteurs fussent affligés en raison de leurs fautes, mais non pas qu'ils fussent écrasés. « Ne désirez pas tant, ma chère sœur, écrivait la mère Angélique à la maîtresse des pensionnaires qui avait été inspirée d'imposer la relique à Marguerite ; ne désirez pas tant que le miracle fasse cesser la persécution que nous souffrons, que celle que nous faisons souffrir à la vérité en n'y conformant pas nos actions. Que si nous étions vraiment fidèles, Dieu ne serait pas obligé, comme il l'est par sa justice, de faire souffrir sa vérité pour nous châtier. »

Cette vive conscience de son péché propre ne nourrit cependant aucun ressentiment de tristesse chez ceux qui combattent ainsi pour la vérité jusqu'à en épouser la destinée sur cette terre ; mais cela les porte à reconnaître, dans un transport de joie au contraire, l'amour tout gratuit du Seigneur, par quoi il les admet à Le servir comme Vérité. « Sans mentir, écrivait Pascal à Mlle de Roannez à cette époque, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature ; et ainsi il permet de considérer que comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale qui est si fort combattue. Mais il y a cette différence entre les rois de la terre et le Roi des rois, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais qu'ils les trouvent tels : au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles, et qu'il les rend fidèles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance, il arrive, au contraire, que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui sont eux-mêmes redevables infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce, s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité, et prions-le qu'il nous la fasse encore, et qu'il ait pitié de nous et de l'Église entière, hors laquelle il n'y a que malédiction. »

Il est écrit au psaume *Beati quorum : conversus sum in ærumna mea dum configitur mihi spina*. Ce que Sacy traduit ainsi : *Je me suis tourné vers vous Seigneur dans mon affliction, pendant que j'étais percé par la pointe de l'épine*. Le roi David prophétisait ainsi les sentiments de Jésus-Christ son descendant, dont la royauté devait être ainsi moquée des hommes. La sainte épine avisait donc Jésus, par sa douleur, de se tourner vers Dieu. C'est de ce mouvement qu'elle tire sa vertu salutaire. C'est à ce mouvement que nous le prions de conformer nos cœurs.



## Chapitre 2

# Prédications à l'occasion des rencontres du mercredi

### 2.1 Prédication sur la sépulture de Pascal, 14 Xbre 2020

La certitude nous réunit ici, que celui dont nous vénérons la mémoire s'est endormi dans la grâce de Dieu. Or, écrivait-il à Mlle de Roannez, « le Saint Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement dans la résurrection : et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération ».

Ainsi, la sépulture des saints est un mystère rejailli du sépulcre de Jésus-Christ : « J.-C. était mort mais vu sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre. J.-C. n'a été enseveli que par des saints. J.-C. n'a fait aucuns miracles au sépulcre. Il n'y a que des saints qui y entrent. »

Ceux qui se rendent au sépulcre des saints, et vénèrent leurs reliques, sont venus visiter, en ce qui reste de leur corps, le Saint Esprit de Dieu, le visiteur et l'hôte des âmes. Ils ne demandent pas d'abord des miracles, puisque les miracles ne sont accomplis sur les corps et les puissances inférieures de l'âme qu'en figure de la grâce qui guérit l'intelligence et le cœur, et les fait se tourner vers Dieu. « J.-C. n'a fait aucuns miracles au sépulcre »

Il est vrai que les conversions que l'on rapporte à Pascal, et dont vous vous appliquez à recueillir les témoignages, présentent souvent un caractère de soudaineté conforme à celui qui s'observe dans les miracles accomplis dans les corps et les puissances par où l'âme a rapport avec le corps ; et ceux qui se sont ainsi convertis se reconnaissent si peu qu'ils inclinent à parler de miracles ; mais ce n'est qu'improprement toutefois, puisque le miracle passe les forces de la nature ; au lieu que l'homme possède naturellement une « capacité » qui, vide de Dieu, est cependant proportionnée à son Créateur.

Ces conversions, d'autre part, se sont opérées à la faveur des textes de Pas-

cal, qui sont œuvres de son esprit, plutôt qu’au récit de sa vie dans un corps. Cependant, chez le chrétien véritable, l’esprit et la vie marchent ensemble ; et s’il arrive qu’il écrive, l’homme n’est pas autre dans son œuvre qu’il est dans le cours de sa vie dans la chair. Les premiers pascaliens, avertis de cette vérité, s’attachaient non seulement au texte de Pascal, mais encore à la main dont le texte est issu, aux traits qu’elle a tracés, au papier qu’elle a touché, puisque les fragments des *Pensées* ont pu servir de reliques.

Il est donc bien juste que notre piété s’étende à la sépulture de Pascal ainsi qu’aux reliques de son corps, dans lequel fut vécue une si sainte vie. Il est bien juste aussi qu’elle demande à l’Esprit de Dieu qui y repose d’opérer ici des miracles, afin de publier, aux yeux de l’Eglise et du monde, une gloire qui regarde non seulement l’ordre des esprits, mais celui de la charité.

## 2.2 Prédication sur le Baptême du Christ, 19 janvier 2021

On parlait autrefois du temps liturgique où nous sommes comme d’après l’Epiphanie, mystère que la tradition décline en trois mystères principaux : l’adoration des mages, le baptême du Christ, les noces de Cana. Pour le premier, Pascal, dans l’*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, compose quelques versets de l’évangile, tandis que la mention des noces de Cana tient en une ligne. Il ne fait guère que reproduire la *series* de Jansénius. On est étonné que l’apologiste de la religion chrétienne n’ait pas développé davantage la manifestation de Jésus manifesté aux savants. En revanche, le mystère du baptême est assez abondamment commenté, d’après le *Tetrateuchus* de Jansénius, qui résume excellemment la doctrine des Pères. Pourquoi ce privilège du Baptême, parmi les trois épiphanies ? Des trois, c’est la plus étrange : car le Verbe et Fils unique de Dieu y manifeste sa divinité en la cachant, et en ne la révélant qu’à ceux qu’il éclaire par les lumières de leur baptême.

Ce mystère fut, il est vrai, « afin que tous les peuples connussent par la descente du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu’il était véritablement le Christ » : le Christ, c’est un homme qui sauve par la vertu de Dieu, mais dont le titre, dans l’Ecriture, ne comporte pas qu’il soit Dieu même.

Il faut donc que la foi porte encore au-delà de ce que les peuples ont vu ce jour-là : au-delà d’un homme sur qui l’Esprit-Saint est venu reposer ; que le cœur se porte jusqu’au Fils Unique et Verbe fait chair.

L’ensemble de ce passage de l’*Abrégé* est une paraphrase fidèle et élégante du latin de Jansénius. Mais il est un endroit où Pascal passe outre son modèle. Jésus reçoit le baptême de Jean *pour que toute justice soit accomplie*. Jansénius commente : « en accomplissant la ressemblance de la chair de péché dans la ressemblance des signes », puisque se faire baptiser par Jean, c’est se mettre au rang des pécheurs ; mais Pascal écrit : « C’est-à-dire, que celui qui avait la ressemblance de péché fût lavé par la ressemblance du baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne pouvait pas renaître du

Saint-Esprit ». Ainsi dans le Baptême du Christ, où se remarque la conformité mutuelle du Seigneur et des baptisés, Pascal entend surtout relever la condition divine de Jésus, et la distance qu'il y a de Lui à nous. « Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à J.-C. Juste. Mais il a été fait péché pour moi. [...] et loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aie à lui et le secoure. »

## 2.3 Prédication sur saint Blaise, mardi 9 février 2021

Ce jour étant dans l'octave de la Saint-Blaise, j'ai jugé que c'était l'endroit de tenter de rapporter certains traits de la destinée de Pascal à son patronage et à son intercession. Cela est d'autant plus juste que ce prénom de Blaise lui venait de son parrain, désigné pour représenter aux yeux du chrétien la paternité qui vient, non de la terre, mais des cieux. Or le parrain de Pascal était son oncle, le frère d'Etienne. Nous savons bien que chez les Pascal, comme Blaise et Jacqueline le rappellent à Gilberte en 1648, les liens de la chair et du sang sont pour servir de figure aux mystères du baptême par quoi les chrétiens sont devenus enfants du Père éternel.

Saint Blaise est l'un des quatorze saints auxiliaires de la chrétienté, c'est-à-dire, dont on sollicite les suffrages d'abord à l'occasion de nécessités sensibles et corporelles, plutôt que directement spirituelles. Ce trait propre a assuré à leur culte une étendue universelle et populaire. Cela nous avise que la charité étend le troisième ordre auprès d'êtres qui de par leur nature ont part au premier ordre, celui des corps, et ne sont pas tout entiers, comme les anges, de l'ordre des esprits ; et que la grâce aime spécialement les pauvres selon ce premier ordre, qui éprouvent à plein les bornes que la nature corporelle impose à l'esprit.

Saint Blaise était médecin. « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin », disait le Christ à Pascal. Pourtant, Pascal « prenait médecine gaiement », et se soumit jusqu'au bout à l'ordre des médecins, fût-il contraire au désir qu'il avait de communier. Ayant reçu la grâce de l'épiscopat, saint Blaise fut l'auteur de miracles, qui firent surtout sa réputation. Dieu y déclare son pouvoir souverain sur les corps contre la puissance même de la nature corporelle, pour figurer aux yeux de la foi la souveraineté de la grâce sur la nature. Saint Blaise en sa caverne attirait à soi les bêtes, dont il est protecteur. Pascal pointe la nécessité où on est de s'abêtir un peu si l'on veut que la foi soit donnée. Saint Blaise, conduit au gouverneur, étroitement gardé des soldats, ne cessait pas de prêcher Jésus-Christ, guérissant en chemin l'enfant dont une arrête de poisson s'était fichée dans la gorge. Pascal, poursuivi des archers du roi, se cache mais publie la vérité et donne voix aux religieuses persécutées. Saint Blaise, patron des cardeurs, eut ses chairs labourées de pointes de fer. Pascal fut sa vie durant tourmenté dans sa chair par la maladie, dont il demandait à Dieu la grâce de bien user.

## 2.4 Prédication sur le mardi saint, mardi 30 mars 2021

Pascal écrit dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, pour le mardi saint : « [...] mardi 12 mars, au matin, les Apôtres repassant auprès du figuier, s'étonnent de le voir séché. Sur quoi [Jésus] leur enseigne la force de la foi de Dieu »

Pascal reprend ici l'expression de la Bible de Louvain : *Ayez la foi de Dieu*, traduite littéralement de saint Marc, xi, 22 :

ἔχετε πίστιν θεοῦ

, *habete fidem Dei*. Elle peut s'entendre de trois manières, selon la valeur du génitif Dei. Soit il marque l'origine, et la foi est relevée comme divine et donnée par « sentiment de cœur », distincte de cette « foi qui n'est qu'humaine et inutile pour le salut » (Br 282). La Bible de Sacy, et toutes les traductions françaises jusqu'à nos jours, tiennent en revanche pour un génitif objectif : *ayez de la foi en Dieu*. Mais peut-être n'est-il pas impossible, sous la plume de Pascal, qu'il prenne aussi valeur subjective : la foi dont Dieu lui-même serait le siège.

Pensée qui, de soi, est absurde, la foi étant une participation exclusivement humaine à la vie divine. Mais elle est susceptible de quelque sens chez Pascal, si on la rapporte, non pas à la foi des apôtres ou disciples, mais à la condition de Jésus-Christ véritablement homme et Dieu tout ensemble. On voit quelque chose de cela dans la manière dont notre saint médite le mystère de l'agonie de Jésus : là où le regard des Pères de l'Église pénètre dans la vie intérieure du Christ mettant entièrement en oubli sa condition divine, au point de dire au Père éternel : *Non ma volonté mais la tienne*, Pascal voit aussi un combat du Dieu Tout-Puissant contre soi-même : « C'est un supplice d'une main non humaine mais toute-puissante, et il faut être tout-puissant pour le soutenir » (Br 553).

L'Orient chrétien porte son adoration à l'unique Verbe de Dieu, illuminant l'humanité de Jésus, quand l'Occident distingue ce qui, dans le Christ, est propre à l'homme, et ce qui est propre à Dieu. Mais la clarté même de ces distinctions embarrasse Pascal bien plus que les paradoxes de la vie intérieure de l'homme-Dieu, dont il aime à s'émerveiller, reconnaissant ainsi cette vie intérieure pour ce qu'elle a de singulier et d'incommunicable.

« Il passe toute la nuit sur le mont des Olives » : c'est là, dans l'*Abrégé*, le dernier verset relatif au mardi saint. Dès son arrivée à cet endroit : « Il [avait] exhort[é] tout le monde à veiller et prier ». La nuit du jeudi au vendredi saint, au mont des Olives, montrera la veille et la prière être un combat où succomberont les plus confidents disciples. Pascal s'est retiré un jour sur les pentes de cet autre mont où nous sommes, qui n'était guère occupé alors que par des maisons religieuses, et qui, de la sorte, était comme la colline où Paris priait. « Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps ».

## 2.5 Prédication sur la Résurrection, 13 avril 2021

« Jésus est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain » Blaise Pascal parle ici du jardin des Oliviers, où parmi tant de supplices intérieurs, à la violence marquée par cette sueur de sang coulant jusqu'à terre, Jésus-Christ a en effet sauvé le genre humain en résolvant de faire la volonté du Père. *Or, il y avait dans le lieu où il avait été crucifié, un jardin*, écrit saint Jean. Expression imprécise : on peut croire que la croix se dresse ici comme l'arbre de vie au jardin d'Eden. *Et dans le jardin était un tombeau neuf*, où personne n'avait encore été mis. La nouveauté de ce tombeau nous ramène aux origines du monde, en ce jardin où aucun homme n'avait encore été mis. Jésus est ainsi allé de jardin en jardin, quittant un jardin de supplices au mont des Oliviers pour être porté au jardin de mort près du Golgotha. Qui pouvait croire qu'au terme de ce chemin qui semble consacrer la destinée souffrante et mortelle de tout homme la vie devait se lever, plus charmante et plus belle, Dieu insufflant au nouvel Adam le souffle d'une vie non plus seulement animale, mais spirituelle, dans un corps également spirituel ? La prophétie de sa résurrection d'entre les morts avait frappé les oreilles des disciples sans pénétrer leur cœur, devant l'évidence des marques des souffrances et de la mort de leur Maître. Les larmes de Marie attestent cette évidence. Mais le premier mouvement de son cœur fidèle se distingue dans cette méprise qui lui fait prendre Jésus pour le *jardinier* : car de même qu'Adam s'était vu confier par Dieu le jardin de la nature, le Christ est en effet le maître du jardin du salut et de la grâce.

*J'ai cherché dans mon lit celui que mon cœur aime*, dit la fiancée du Cantique, *et ne l'ai pas trouvé. Je me lève, je fais le tour de la ville, des rues et des places publiques : je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé. N'avez-vous point vu celui que mon cœur aime ? ai-je dit aux sentinelles de la ville. Lorsque j'eus passé tant soit peu au-delà d'elles, je trouvais celui qu'aime mon âme*. Jésus, en effet, a été supplicié et enterré hors de la ville. *Retire-toi, vent du nord ; viens, vent du midi*, s'écrie le fiancé : *souffle sur mon jardin, et que les parfums en découlent* : ces parfums dont la pécheresse avait oint le corps de Jésus au lundi saint. Ainsi, ô âme chrétienne, sors de toi-même et de ton lit ; sors de la ville, et du commerce ordinaire des humains, dont les œuvres ne tendent que vers ce monde. Ne crains pas de fréquenter ce jardin qui ne présente d'abord que supplice et que mort, mais que tu découvriras tout riant de la vie que le Ressuscité y reçut en sa chair. Et tu deviendras toi-même jardin : *Ma sœur, mon épouse*, dit le fiancé, *est un jardin fermé*, dont moi seul ai la clef, pour aller lui parler cœur à cœur, et l'appeler par son nom : *Marie*.

## 2.6 Prédication sur la Couronne d'Épines, 27 avril 2021

Nous sommes aujourd'hui le 27 avril. Au temps de Pascal, Paris fêtait, le 24 avril, la solennité de la Couronne d'Épines, dont les célébrations s'étendaient sur

trois jours. Nous sommes donc au lendemain de ce *triduum*. Cette solennité était commune au diocèse de Paris et à notre ordre dominicain, qui l'avait inscrite en son propre pour commémorer la part que les frères avaient prise à ce transfert de la relique de Constantinople à Paris. Je ne connais pas l'office de Paris, mais je traduis ici l'hymne qui figure aux premières vêpres de notre ancien propre : « Une couronne d'ignominie ceint le front du roi de l'univers, et son opprobre nous valut d'être, nous, couronnés de gloire ; on lui tresse un diadème d'épines qui ôte aux ministres de l'enfer l'empire où ils tiennent le monde ; couronne où ruisselle un sang sacré, qui paie la faute des coupables, et les délivre de leur crime. »

Un mois exactement avant le 24 avril, Marguerite, la nièce de Pascal, avait été miraculeusement guérie le 24 mars en la chapelle de Port-Royal de Paris par l'application du reliquaire d'une épine de la Sainte Couronne. En cette fin du mois d'avril, les reconnaissances du caractère préternaturel de cette guérison se succédaient de la part des médecins. Avant le miracle, Pascal avait commencé de défendre la doctrine de la grâce efficace dans les quatre premières *Provinciales*. Dans les *Ecrits sur la grâce*, qu'il compose de l'automne 1655 jusqu'à ce printemps 1656 selon Jean Mesnard, il désigne cette grâce, avec Jansénius, comme « médicinale », c'est-à-dire, comme guérissant de l'aveuglement du péché.

La guérison de Marguerite fut opérée près de l'œil, comme en figure de ce mystère tout spirituel, et de ce trait médicinal de la doctrine de la grâce. « Les miracles sont pour la doctrine, et non la doctrine pour les miracles », écrit Pascal (Br 643) ; « jamais [...] il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, et non de la vérité. »

S'il arrive donc que la mémoire de Pascal soit attaquée dans sa doctrine, encourageons-nous dans la défense de cette mémoire et de cette doctrine en n'oubliant jamais ce miracle par où Dieu s'est clairement déclaré.

## 2.7 Prédication sur l'Ascension, mardi 11 mai 2021

Pascal écrit dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, pour l'Ascension du Seigneur : que « [Jésus-Christ] éleva les mains », selon l'évangile de saint Luc, « non pas comme pour prier, mais pour [...] bénir [les apôtres] » commenta-t-il avec Jansénius. Tout, dans cet endroit du récit de Pascal, tend en effet à relever la puissance souveraine dont le Christ entre en possession dans ce mystère, qui fait qu'il quitte l'état de pauvreté qu'il avait embrassé devant Dieu dans son existence voyageuse, et qui le soumettait à la nécessité de prier. Cette puissance souveraine, poursuit Pascal, il n'a jamais manqué de l'avoir ; mais « il a manifestement paru l'avoir reçue en ce jour », par sa « session à la droite du Père », que le psaume 110 désigne être en effet le lieu d'où l'on gouverne « avec pleine puissance et providence ».

C'est ainsi que Jésus, au moment qu'il va monter, ne joint pas les mains vers le ciel, mais les étend vers les Apôtres demeurant sur terre, pour faire descendre sur eux la bénédiction d'en-haut. Pascal, selon Jansénius toujours, indique, d'après la Lettre aux Hébreux, que Jésus se déclare ici grand-prêtre, c'est-

à-dire, médiateur : mais non moins médiateur des hommes vers Dieu, comme il l'est par sa prière, que médiateur de Dieu vers les hommes par sa bénédiction, dont il rend ses apôtres dépositaires. Tel est l'effet de la promesse qu'il leur fait, « d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles » : cela signifie, selon Pascal, que « l'Eglise ne périra pas, et ne sera jamais destituée de pasteurs, et qu'elle ne sera jamais destituée de la connaissance de la vérité ».

Dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, note Jean Mesnard, Pascal se distingue de ses sources, Jansénius et Arnauld, en ce qu'il prolonge son récit au-delà de l'Ascension. Il l'étend jusqu'à la Pentecôte, mais poussant plus loin encore, il le termine à la fin des temps, dont il lie la manifestation au mystère de l'Ascension : « Alors [Jésus] reviendra, au même état où il est monté » ; il rappelle les paroles des anges aux apôtres, après que Jésus fut monté au ciel, que, « de la même sorte qu'ils l'avaient vu monter, de la même sorte il reviendrait ». Mais Pascal précise ces paroles, en substituant « au même état » à « de la même sorte » : il désigne par là cette puissance de Jésus qui, de par l'Ascension, est la même aujourd'hui qu'à la fin des temps, et se déclare de manière cachée dans la bénédiction et les sacrements de l'Eglise.

## 2.8 Prédication sur la Pentecôte, 25 mai 2021

Au temps de Pascal, en ce jour où nous sommes, l'Eglise célébrait la Pentecôte, puisque cette fête était alors nantie d'une octave aussi solennelle que celle de Pâques.

On n'était pas encore à la troisième heure, que les apôtres, réunis au Cénacle avec la sainte Vierge, *virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux*.

Ce ne fut pas à l'heure de tierce, mais dans la veille d'une nuit, que ce feu s'est étendu jusqu'à Blaise Pascal, sans le fracas d'un vent impétueux, mais de manière également sensible.

Cette nuit-là, Pascal entendit le Seigneur lui dire, par le prophète Jérémie : *Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive*. Or, qui est à la fois un feu et une eau vive, sinon l'Esprit ? *Si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur* : ce que Jésus entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui.

Le 18 mai 1649, le père de Saint-Pé, oratorien de Rouen, ancien curé de la famille, écrivait à Gilberte : « Remerciez beaucoup Dieu de votre confirmation, en cette fête du Saint Esprit<sup>1</sup>, puisque la confirmation est le sacrement du Saint-Esprit. » Et d'expliquer à sa correspondante, que cette onction conforme le chrétien à la destinée même de Jésus que Dieu envoya prêcher l'Evangile aux pauvres. »

On sait avec quelle ferveur, depuis cette nuit-là, Pascal vécut selon l'onction de la confirmation, qui confère à l'âme, selon saint Thomas, cette puissance active que l'Ecriture représente comme un jaillissement de fleuves d'eaux vives

---

1. la pentecôte

depuis le cœur étanché par Jésus-Christ au baptême. Par cette onction d'Esprit-Saint, conforme à celle reçue par les Apôtres au jour de Pentecôte, la vie du fidèle chrétien devient véritablement apostolique, se répandant dans le monde pour gagner des âmes au Royaume, étant sauf le droit des pasteurs de l'Eglise de présider à cet apostolat commun, droit fondé sur le sacrement de l'ordre.

Cet apostolat, qui est un jaillissement d'eaux vives issu d'un cœur assoiffé et étanché, se manifeste de manière éclatante dans l'apostolat des grands apôtres, ou plus cachée dans Celle qui se trouvait avec eux au cénacle, et que l'Esprit était venue couvrir de son ombre, plutôt que de la lumière de son feu. L'apostolat de notre saint présente ces deux caractères. *Les provinciales* ont fait grand bruit dans le monde, tandis que leur auteur restait caché. Et la providence a laissé à d'autres que lui le soin de publier son *Apologie de la religion chrétienne*, à quoi présida une inspiration tellement apostolique.

## 2.9 Prédication sur le plaisir, 1er juin 2021

« On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands » écrit Pascal à Mlle de Roannez : c'est la réflexion qui figure au début de l'invitation à la prière de ce soir.

Il n'y a pas pour Pascal des gens de plaisir d'un côté et des gens de devoir et de vertu de l'autre. Tous sont gens de plaisir ; c'est-à-dire, que tous suivent la nature : les seconds ne la forcent pas : nature corrompue chez les uns ; nature restaurée par la grâce chez les autres.

Les plaisirs des uns sont bas, et par là, ils sont petits ; les plaisirs des autres sont élevés, et Pascal les appelle grands. Ils sont tels par leurs objets : les choses du monde où les premiers se complaisent sont petites et basses au regard de leur Créateur, qui fait les délices des seconds. Mais ils sont tels encore par leur sujet : l'âme en ses puissances inférieures pour les premiers : sens, passions, imagination ; et pour les seconds, le cœur et la volonté.

Mais il est vrai que Pascal, comme saint Augustin dans le traité 26 sur saint Jean, pose un paradoxe fort contre l'opinion commune, pour qui il n'est de plaisir que des sens, des passions et de l'imagination ; tandis qu'on ne répute pas pour plaisirs les satisfactions de l'appétit rationnel, qui sont de soi insensibles.

Que nous ne soyons pas sensibles aux vraies joies et aux plaisirs du cœur, cela d'ailleurs est tout accidentel ; c'est une des suites de la corruption de notre nature. Car dans l'état de gloire, la joie que les élus trouveront à goûter Dieu dans leur cœur, rejaillira en joie sensible dans le bas de leur âme et dans leur corps. Jésus-Christ, venu racheter nos péchés, a voulu porter les suites de notre condition pécheresse. Étant Dieu, son cœur était en joie à tout instant ; et c'est volontairement qu'il a interdit à cette joie de rejaillir dans le reste de son être, afin que tous les tourments de la Passion assaillent son âme, pour que le mérite de l'amour en lui soit infini, et couvre ainsi, en effet, tous les péchés des humains.

En ce monde donc, les plaisirs du cœur ne se marquent pas par le sentiment, mais par l'événement, comme Jésus souffrant jusqu'au bout le supplice de la croix pour l'amour de Dieu, parmi les tourments et les plus grandes peines de



l'âme. C'est là qu' « on souffre bien », écrivait encore Pascal à Mlle de Roannez. Car l'homme qui se livre à ce que le monde nomme plaisir livre bien leur pâture à ses sens, à ses passions et à son imagination ; mais le cœur et la volonté, qui consent à cela, n'y trouvent pas leur compte : ils demeurent, comme dit Pascal, « capacité vide », vide de Dieu, qui seul peut les combler. Mais il est vrai que les objets de ce monde ont quelque chose qui flatte, non seulement le corps et le bas de l'âme, mais le cœur et la volonté aussi : ils se présentent comme à sa portée ; au lieu que Dieu est hors de ses prises : il faut qu'il vienne lui-même et se donne ; par là, il l'humilie et la comble tout ensemble.

## 2.10 Prédication pour la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre 2021

Pascal semble n'avoir parlé d'abord de la dévotion à la sainte Vierge qu'à travers ses excès, parmi ces dévotions aisées qui font bon marché de la grâce. Il suffirait d'invoquer la Vierge, assure le jésuite de la 9e provinciale, pour entrer au paradis, quoique vous eussiez vécu en état de péché : *S'il arrivait qu'à la mort l'ennemi eût quelque prétention sur vous [...] vous n'avez qu'à dire que Marie répond pour vous. Mais, mon Père, [...] qui nous a assuré que la Vierge en répond ? – le père Bary en répond pour elle – Mais, mon Père, qui répondra pour le père Bary ? – Comment, dit le père, il est de notre Compagnie. Et ne savez-vous pas encore que notre Société répond de tous les livres de nos Pères ?*

Dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, Pascal résume à grands traits les scènes d'évangile où la Vierge figure, sans y adjoindre aucun commentaire. Il nous fait deviner dans les *Pensées* le principe de ce laconisme : « L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de Jésus-Christ. Tout par rapport à Jésus-Christ. » (Laf. 299 ; Br. 742). Ce n'est pas là bien sûr pour mettre en doute que Marie fût demeurée vierge après son enfantement, comme l'assure la tradition de l'Église, mais pour justifier le silence de l'évangile, qui se tait sur ce qui n'a pas directement rapport au mystère du Sauveur, qui seul importe.

Pourtant on devine la vraie dévotion de Pascal à Marie et à ses privilèges ; mais il a fallu sans doute qu'elle trouve appui sur la parole de Jésus-Christ lui-même s'adressant à lui de manière intime : « Laisse-toi conduire par mes règles. Vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux. » (Laf. 919d).

La Vierge appartient à l'ordre de la sainteté en même temps qu'elle le domine, en raison d'un abandon plus entier à la grâce intérieure de Celui qui vint faire son séjour d'abord en son âme pour demeurer en son corps. Sans doute Pascal songe-t-il, comme marquant cet entier abandon de soi-même chez la Vierge, à la parole qu'elle prononça en réponse à l'annonce de l'ange : *Qu'il me soit fait selon votre parole*. Elle ne s'est pas livrée au hasard : elle sentit que la conduite de Dieu sur elle allait suivre des « règles », est-il dit à Pascal, dont la raison se pouvait découvrir. C'est ce que l'Écriture nous déclare : *Marie, dit-elle, méditait*

*toutes ces choses en son cœur.* Mais Pascal ajoute ici un trait personnel à la tradition, en ce qu'il approprie directement au Christ une grâce que l'Écriture rapporte à l'Esprit Saint. C'est-à-dire que cette grâce victorieuse, puissante et toute divine, est aussi, aux yeux de Pascal, tout humaine depuis l'incarnation du Sauveur qui s'est opérée à travers l'assentiment de la Vierge Marie.

## 2.11 Prédication pour la Saint-Matthieu, 22 septembre 2021

L'Église célébrait hier la mémoire de l'apôtre saint Matthieu, si fameux par sa conversion que l'appel du Seigneur produisit en lui en un instant. Par là se marquait le triomphe de cette grâce que saint Augustin appelait « efficace », et dont Pascal fut si dévot à publier le mystère : mystère qui sans doute éclaire l'entreprise de son apologie de la religion chrétienne : il s'agissait, comme il le dit lui-même, de « porter à rechercher Dieu », ce qui peut engager à un long combat contre ses passions. Mais il savait aussi, d'après l'histoire de la conversion instantanée du publicain Mathieu, que le Seigneur peut rompre en nous d'un seul coup tous les attachements à quoi la convoitise tient l'homme asservi, sans qu'il soit nécessaire de plier la machine du corps aux gestes de la foi pour disposer enfin l'âme à la foi. C'est pourquoi, s'il est utile de se dévouer à l'apostolat, c'est cependant une œuvre qui n'est pas nécessaire ; à laquelle, partant, on se dévoue en toute liberté, et pour déférer au désir du Maître de la moisson d'appeler des ouvriers à sa moisson, et reconnaître ainsi l'honneur que Dieu fait à l'apologiste de la religion chrétienne, de lui conférer « la dignité de la causalité ».

« Il appela Matthieu du lieu de péage, qui le suivit incontinent, quittant tout. Matthieu lui donna à dîner chez soi, et, pendant le dîner, Jésus les enseignait, et aussi les disciples de Jean et les pharisiens touchant le vin nouveau en vaisseaux vieux, la pièce neuve à la vieille veste, etc. » C'est ainsi que Pascal relate, dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, la vocation de Matthieu et le repas chez ce publicain. Or, selon les évangiles, au cours de ce repas, Jésus eut à répliquer aux pharisiens s'indignant de ce qu'il mangeât avec des pécheurs. Viennent ensuite, en effet, ces propos sur le neuf et l'ancien, mais il n'y a nulle assurance qu'ils aient été tenus chez Matthieu, car c'est une autre péricope. Pour Pascal, il importe donc qu'ils l'aient été. En outre, il n'indique pas que Jésus emploie cette parabole pour répondre aux pharisiens et aux partisans du Baptiste, s'étonnant de ce que ses disciples et lui s'abstiennent de jeûner. De sorte que la parabole prenant place juste après la conversion paraît s'y rapporter directement et la donne à entendre comme un renouvellement complet de tout l'être, sans retour vers le vieil homme que l'on a quitté sans retour.

C'est bien ce que Pascal expose dans la préface à cet ouvrage touchant la condition des évangélistes, dont il participera lui-même du mystère : elle exige un entier abandon de son esprit propre, afin d'être rempli « du même esprit qui a opéré la naissance de Jésus-Christ ».

## 2.12 Prédication sur les petites et les grandes choses, mercredi 20 octobre 2021

*C'est le jugement et l'amour de Dieu qu'il fallait observer, sans abandonner le paiement de la dîme sur les plantes du jardin.* Ce propos du Seigneur, pourtant authentique, ne figure pourtant pas dans certains manuscrits : tant on était choqué à l'idée que Jésus-Christ, qui enseigne tellement à dépasser la Loi en faveur de l'amour, eût pu avouer pour bon le maintien de ses petites observances. Il nous en avise ailleurs : *Celui qui enseigne à mépriser ces petits commandements sera déclaré le plus petit dans le Royaume.*

C'est ainsi que Notre-Seigneur avertit les dévots contre deux périls qui les guettent, et menacent de faire d'eux de faux dévots : ces deux écueils, qui sont les deux sources principales du péché, sont l'orgueil d'une part, la concupiscence d'autre part.

Le dévot selon l'orgueil pèche en ange, c'est-à-dire, qu'il se veut tout spirituel. Il se flatte d'être familier et comme ami de Dieu, et c'est pourquoi il en use, à l'égard de Dieu, avec familiarité. De plain-pied, croit-il, avec *le jugement et l'amour de Dieu*, il abandonne à la dévotion populaire l'observance des gestes que la tradition a légués aux chrétiens comme expression de la foi ; il estime indignes de ses soins certaines cérémonies que prescrivent les rubriques des livres liturgiques, et préfère à ces marques de religion des œuvres de miséricorde plus éclatantes, qui le signalent comme fils du Dieu qui fait miséricorde. Il ne s'avise pas, comme l'écrit Blaise Pascal, qu'il s'agit ici-bas de « faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie », et qu'il s'agit ainsi d'humilier le dedans par le dehors.

Si donc le dévot selon l'orgueil oublie qu'il fait partie de l'univers visible, le dévot selon la concupiscence s'attache exclusivement à ce qui se voit. L'observance minutieuse des gestes de la foi ou des rubriques lui est nécessaire pour n'avoir pas à se reprocher à soi-même d'être un impie. « Il ne voudrait pas, écrit Bossuet, qu'il manquât un Ave à son chapelet. Mais les médisances, mais les jalousies, il les avale comme l'eau. » On observe volontiers, dans la loi écrite et dans la tradition, ce qui ne coûte rien à nos passions. C'est à elles, surtout, qu'on est attaché, sans se l'avouer. On paie Dieu d'une petite monnaie toute symbolique, et l'on achète ainsi le droit de se dispenser des exigences évangéliques ; et Dieu finit par être aussi mal traité qu'il l'était par l'orgueilleux. Celui qui donne dans ces travers resserre et contraint son âme ; il ne voit pas qu'elle est faite pour être revêtue de la toute-puissance de Dieu, à cause de quoi « les grandes choses », poursuit Blaise Pascal, deviennent comme « petites et aisées ».

## 2.13 Prédication pour le mois des défunts, 3 novembre 2021

La commémoration de tous les fidèles défunts nous engage à prier de manière plus instante, en ce mois de novembre, pour la délivrance des âmes du purgatoire. On sait de quelle portée fut pour Pascal la méditation de notre condition mortelle, éclairée par le mystère de la mort en Jésus-Christ, témoin la lettre de consolation écrite après la mort de son père. Mais cette méditation porte en général sur le mourir plutôt que sur l'état de mort propre aux âmes des défunts. Il n'est guère qu'un endroit de son œuvre où Pascal s'attache à considérer cet état de mort, non d'ailleurs pour lui-même, mais comme parabole de l'état de maladie qui est le sien : « Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur ; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. »

Pascal, on le voit, se figure soi-même au purgatoire : condition qui a quelque chose d'en soi favorable, mais dont l'âme ne peut goûter d'abord la faveur. Aussi bien, il est heureux en soi de « se trouver séparé du monde, et dénué de toutes choses » : car par cet état l'âme échappe au divertissement de convoitise, qui partage ses affections tant qu'elle demeure en cette chair mortelle, l'empêchant d'être à soi-même. Elle échappe en outre à cet autre divertissement, proprement pascalien, que commande, d'une part, la peur de mourir, et d'autre part, l'amour malheureux de soi-même, qui engage le moi à trouver refuge dans une image flattée qu'il tâche à peindre de soi dans l'opinion d'autrui. Mais, mort, le voilà « seul en présence de vous, Seigneur », qui êtes le Dieu de vérité. On sent bien que cette présence qui, de soi, est porteuse de douceur et de consolation, impose d'abord violence à l'âme pécheresse, qui ne trouve plus à s'envelopper de son mensonge ordinaire, quand elle n'a plus lieu de s'aimer d'abord soi-même, et quand Dieu se donne soi-même et soi seul à aimer.

Nous déterminons plus exactement d'après cela l'objet de notre prière pour nos défunts : que cette présence du Seigneur à leurs âmes se fasse à la fois plus puissante et plus consolante, en sorte que soit hâté l'instant où l'amour d'attachement le cédera entièrement en elles à cet amour de charité, où l'on aime soi-même et autrui pour l'amour de Dieu.

## 2.14 Prédication sur l'avent, 1er décembre 2021

L'avent où nous sommes entrés dimanche se tire d'avènement : il s'agit de ce premier avènement du Fils Unique qui sera célébré à Noël. Pascal relève que cet avènement a été prédit comme « grand » par les prophètes d'Israël : les Juifs,

disent en effet les prophètes, sont « formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement ».

Cependant, l'avènement de ce Libérateur confond nos vues ordinaires sur la grandeur, puisque cette grandeur-là porte un caractère de douceur : « S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence comme il paraîtra au dernier jour avec un tel éclat de foudres et un tel renversement de la nature que les morts ressusciteront et les plus aveugles le verront. Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceur, parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine et absolument capable de convaincre tous les hommes, mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là, et ainsi voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur il a tempéré. »

On voit par là que cette douceur n'a rien de cette tendresse charmante dont notre esprit se flatte d'ordinaire en songeant à l'enfant de la crèche. Elle est refus que la vérité n'éclate dans tout son jour, et ne se donne directement à connaître : « et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible », écrit Pascal à Mlle de Roannez. C'est ainsi que pour Pascal, l'avènement de douceur embrasse tout ensemble et Noël et la Passion : avec la pauvreté comme marque propre au premier mystère qui devient ignominie dans le second : « Et ainsi ce peuple déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie ont été ses plus cruels ennemis ». Ignominieux et pauvre, dans cet ordre : non selon l'ordre du temps, mais celui des raisons. C'est ainsi que Noël est en vue de la Passion.

Pascal nous engage à nous examiner nous-mêmes : voulons-nous Dieu comme notre bien ? Nous rendons-nous dignes de sa clémence ? Si oui, nous n'aurons pas de mal à distinguer celui qui, dit-il, « ne devait venir qu'obscurément et que pour être connu de ceux qui sonderaient les Écritures. »

## 2.15 Prédication sur la conversion, 26 janvier 2022

Ce lendemain de la fête de la Conversion de saint Paul nous rappelle que Pascal, quoique baptisé dès ses premiers jours, se tint lui-même pour converti. Il y a lieu de penser que l'écrit qu'il laissa sur la conversion du pécheur a pu rejaillir de sa propre expérience.

« Écrit sur la conversion du pécheur » : c'est le titre sous lequel il nous parvient. Et pourtant le mot de conversion n'y figure pas. Nous n'avons rien là qui approche ce que nous rapporte le récit des Actes, où Jésus-Christ se manifeste à saint Paul et lui parle. C'est dans le fragment « Mystère de Jésus » que la voix du Seigneur se fait véritablement entendre à Pascal, comme elle

se fit entendre à Saul sur le chemin de Damas. Il est même question d'amitié entre Jésus et l'âme : « Je te suis plus ami, dit Jésus, que tel ou tel ». Là, la conversion est, pour le coup, nommée. Mais de manière très étrange : même dans cette intimité entre l'âme et Jésus, la conversion est présentée comme encore à venir et encore à demander dans la prière : « C'est mon affaire que ta conversion. Ne crains point et prie avec confiance ».

Or, la prière est précisément le point où s'achève l'*Écrit* – si tant est, justement, qu'il soit achevé : « Ainsi l'âme reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme créature [...] Le prier comme indigente. » Il n'y a pas encore eu de conversion, puisque l'âme ne connaît pas Jésus, en qui Dieu se révèle. Elle ne connaît pas Dieu, elle « commence à le connaître », dit le texte : mais d'une manière presque philosophique, comme créateur et comme bien souverain, non comme le Seigneur « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». En un mot, elle connaît ce qu'est Dieu, mais non pas qui il est. Elle voit que Dieu « s'est découvert à elle », mais non révélé directement à elle. Il s'est découvert à elle en la tirant de ce que les *Pensées* appellent son divertissement. Il s'est découvert à elle en la rendant à soi et à la connaissance de soi-même. Elle se reconnaît immortelle, et ne pouvant être comblée par « des choses périssables, périssantes et même déjà périées ».

Ainsi l'Écrit nous laisse-t-il à la fin sur la vue d'une âme qui cherche Dieu. Elle semble n'avoir quitté la recherche incessante attachée au divertissement que pour une autre recherche qui paraît, elle-même, toujours inachevée. Mais ce n'est, en effet, qu'une apparence. « Comme l'âme ignore les moyens d[el] parvenir à Dieu, [...] elle fait la même chose qu'une personne qui, désirant arriver en quelque lieu, ayant perdu le chemin [...] aurait recours à ceux qui savent parfaitement ce chemin ». Or, ce chemin n'est autre que Jésus, l'unique médiateur, comme il se déclare pour tel dans l'Évangile. C'est pourquoi cette recherche est une paix, dès ce temps, et que « tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

## 2.16 Prédication sur Blaise et Jacqueline, 9 février 2022

Nous voici réunis sur les restes de Pascal au lendemain de la fête de sa sœur Jacqueline : sainte Jacqueline de Septisoles, veuve, hôtesse à Rome de saint François d'Assise. Nous sommes en outre à la veille de la Sainte-Scolastique, vierge, sœur de saint Benoît. Méditons ainsi les desseins de Dieu sur les élus qu'unit la fraternité selon la chair. De même en effet qu'après Adam, la malice humaine éclata dans l'attentat d'un frère contre un frère, il convenait que Jésus-Christ, voulant répandre sa paix sur les humains, commençât de l'établir en choisissant pour ses principaux apôtres des frères selon la chair : Pierre et André, d'une part, Jacques et Jean, d'autre part, afin de manifester la réalité d'une humanité par lui réconciliée après le meurtre d'Abel par Caïn. En outre, les évangiles nous font voir combien Notre-Seigneur aimait le séjour de Béthanie,

où demeuraient un frère et deux sœurs. Gilberte, Blaise et Jacqueline, visités par Jésus, vécurent du mystère de Marthe, Lazare et Marie.

Dans des lignes célèbres, Pascal et Jacqueline retracent à Gilberte ces rapports mystérieux qu'il a plu à Dieu d'établir de la fratrie de la chair à la fraternité spirituelle : « Nous te prions [...] de reconnaître souvent la conduite dont Dieu s'est servi en cette rencontre, où il ne nous a pas seulement faits frères les uns des autres, mais encore enfants d'un même Père [...] C'est en quoi nous devons admirer que Dieu nous ait donné la figure et la réalité de cette alliance ; car, comme nous avons souvent dit entre nous, les choses corporelles ne sont qu'une image des spirituelles... »

Or, pour Pascal, l'obstacle à la vie spirituelle est l'attachement charnel à la figure qui rend aveugle pour la réalité spirituelle dont elle est l'image. Nous savons qu'avec Jacqueline, Pascal donna dans cet écueil. Aussi bien, Dieu a-t-il voulu que la tendresse naturelle entre le frère et la sœur prît un relief singulier, même aux yeux du lecteur moderne découvrant ses marques dans leur correspondance ; aussi bien est-ce à la faveur de cette tendresse extrême que le frère et la sœur découvrirent ensemble l'ordre encore plus singulier de la charité, à Rouen, en 1646, Blaise entraînant Jacqueline dans cette découverte. De même, la retraite de Benoît donna l'exemple à celle de Scholastique ; mais, par un singulier retour, Scholastique, avant sa mort, devint l'institutrice de son frère dans les choses de l'esprit. On assiste à pareil renversement entre Blaise et Jacqueline quand, avant sa vêtue, elle lui commande avec empire de vaincre l'attachement passionné qu'elle sait qu'il a pour elle. Elle se met, avec les religieuses de Port-Royal, au nombre des « épouses » que « Dieu a choisies avant que de nous avoir créées ». Elle est épouse. Mais lui sera ami de l'Epoux, comme l'Epoux lui-même va le lui déclarer : « Je te suis plus ami que tel ou tel ».

## 2.17 Prédication sur les pauvres de la grâce, 9 mars 2022

Le mois de mars est celui où Blaise Pascal a cessé la rédaction de ce que l'on publie aujourd'hui sous le titre d'*Écrits sur la grâce*. M. Mesnard y a distingué trois projets : ceux d'une lettre, d'un discours et d'un traité. La fin de la lettre est célèbre en ce que les chrétiens y sont définis comme les « pauvres de la grâce », à travers la comparaison avec les mendiants des rues, appelés « pauvres dans l'ordre de la nature » ou « pauvres du monde » : « [...] il y a cette différence entre les pauvres dans l'ordre de la nature et les pauvres dans l'ordre de la grâce, que les pauvres du monde ont toujours le pouvoir prochain de demander, et ne sont jamais assurés de celui d'obtenir ; au lieu que les pauvres de la grâce sont toujours assurés d'obtenir ce qu'ils demandent, mais ne sont jamais assurés d'avoir le pouvoir de demander. »

Pascal a relevé cette image au psaume 39, verset 18, où David déclare : *Seigneur, je suis pauvre et mendiant*. Il importe de s'aviser que David est prophète, et qu'il ne s'avise être pauvre dans l'ordre de la grâce, qu'à proportion qu'il est

véritablement riche dans le même ordre de la grâce. Car la question n'est pas ici celle de la conversion du pécheur, mais de la persévérance du juste, à qui tous les dons de la grâce ont été procurés, hormis le don de les garder en accomplissant les commandements, spécialement celui de continuer d'aimer Dieu.

Aussi bien, même si Dieu se présente aux chrétiens sous l'aspect d'un pain, il n'en va pas du désir de Dieu comme du besoin de pain. L'ordre de la grâce est gratuit, non seulement du côté de Dieu, qui se donne à l'homme gratuitement, sans que l'homme ait rien fait pour le mériter ; mais encore, du côté de l'homme qui, créé pour Dieu et pour jouir de Dieu comme de son seul bonheur véritable, porte pourtant un cœur qui n'est pas « sensible à Dieu » de manière nécessaire : cela serait contraire à la gratuité propre à tout amour.

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » : par cette parole, que saint Bernard prête à Dieu s'adressant au fidèle, et qu'on sait que Pascal affectionnait, se trouve défini cet étrange régime de la grâce, où l'on possède Dieu de telle manière qu'il faut oublier qu'on le possède en effet, pour le chercher encore par un désir qui se marque dans la prière. Ce n'est que dans la gloire que les élus aimeront sans avoir rien à demander. Pour l'heure, la condition chrétienne est frappée d'inconfort. Mais si cet inconfort, que la foi janséniste relève à l'envi, paraît étrange au chrétien, au point qu'il est parfois tenté de fuir sa propre religion ; que le chrétien s'avise qu'il vit là le mystère même de son Maître, puisque, par un trait plus étrange encore, Jésus a prié pour soi au Jardin des Oliviers : il fut un « pauvre de la grâce », Lui, le Dispensateur de la grâce, selon « un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante. Et il faut être tout-puissant pour le soutenir ».

## 2.18 Prédication sur l'entrée du Christ à Jérusalem, 6 avril 2022

Nous fêtons dimanche l'entrée du Christ à Jérusalem par la procession des Rameaux, dans une liturgie qui, immédiatement après, portera nos esprits de son triomphe à sa passion. Pascal, dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, reproduit en quelque sorte cette immédiateté liturgique qui ne se trouve pas dans l'Écriture, quand il écrit : [153] « Le lendemain, savoir le dimanche, 10 mars, auquel on choisissait l'agneau de Pâque qu'on destinait au sacrifice et où on le conduisait au lieu de l'immolation pour l'y garder jusqu'au 14e, Jésus, le véritable agneau de Dieu, qui devait être sacrifié pour les péchés du monde et le véritable accomplissement de cette figure légale, voulut se rendre ce jour-là même en Jérusalem, qui était le lieu destiné pour son immolation, pour y demeurer jusqu'au 14e.

Les évangiles indiquaient simplement que le Seigneur et ses disciples approchaient de Jérusalem aux environs de Bethphagé et du mont des Oliviers. C'est Jansénius qui, commentant cet endroit, marque comme motif de la venue de Jésus à Jérusalem la volonté de se sacrifier là soi-même, et de manifester la vérité que l'agneau de la Pâque ne faisait que figurer. Pascal reprend cette pensée,



mais il lui donne un tour qui donne à entendre au lecteur les sentiments de son Seigneur et la force d'une âme qui entend reconnaître les lieux de son supplice, parce que ce supplice est salutaire pour le monde. Il relève ainsi combien le sacrifice véritable diffère sous ce rapport du sacrifice figuratif : l'agneau pascal est « choisi », « destiné », et « conduit » par d'autres pour une œuvre qu'il ignore, tandis qu'on voit bien ici que l'Agneau de Dieu est celui qui dit : *Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne.*

C'est ainsi que Pascal illustre les vues qu'expose saint Augustin, au livre X de la *Cité de Dieu*, sur le sacrifice dont la vérité réside désormais, non dans l'offrande extérieure, mais dans l'acte intérieur d'un cœur qui veut s'unir à Dieu en faisant sa volonté : « le vrai sacrifice, écrit ce docteur, c'est toute œuvre accomplie pour s'unir à Dieu d'une sainte union, c'est-à-dire toute œuvre qui se rapporte à cette fin suprême et unique où est le bonheur ». Jansénius, dans son commentaire, néglige de mentionner que Jésus passe ici près du Jardin des Oliviers. Mais Pascal, lui, n'a garde de l'omettre. Aussi bien, ce Jardin des Olives, comme il dit, est le jardin de l'agonie, où se trouva manifesté, dans le cœur de Jésus, le principe tout intérieur qui préside au sacrifice de la croix et au salut du monde. Principe tellement intérieur, que Pascal craindra, pour ainsi dire, de pénétrer le sanctuaire de ce cœur. Pour l'agonie à Gethsémani en effet, l'*Abrégé* détaille un à un tous les gestes visibles de Jésus ; on voit même l'ange qui le reconforte : mais il ne nous est pas donné d'entendre les paroles que Jésus portait lors en son cœur, et par où il marquait à son Père cette volonté qui constituait son sacrifice.

## 2.19 Prédication sur l'évangile du tombeau vide, 20 avril 2022

La messe du jour de Pâques nous a donné d'entendre cette année l'évangile de saint Jean, où Pierre et le disciple que Jésus aimait se rendent au tombeau du Seigneur, avertis par Marie-Madeleine qu'elle l'avait trouvé vide. *Alors*, dit l'évangéliste, *entre à son tour l'autre disciple arrivé le premier. Il vit et il crut ! car les disciples n'avaient pas encore compris ce qu'enseignait l'Écriture, à savoir que le Christ devait ressuscité.*

Pascal rapporte ainsi ce trait de l'évangile dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* : « Et Jean entra après Pierre au sépulcre. Et Jean, quand il eut vu que le corps n'y était pas, crut qu'il était ressuscité ; car il ne connaissait pas encore cette vérité par la foi, et par l'Écriture ».

Pascal donne ainsi un objet aux verbes *il vit* et *il crut*. Jean vérifie de visu les dires de Marie-Madeleine sur ce que le vide du tombeau ; mais quant à l'objet du verbe croire, Pascal, toujours si fidèle à Augustin et à ses interprètes, Jansénius en particulier, les contredit directement sur ce point. Pour Augustin en effet, *il crut* ne désigne nullement la foi de Jean à la résurrection ; lorsque l'évangile dit : que les disciples n'avaient pas encore compris ce qu'enseignait l'Écriture, ce « pas encore » se rapporte à un moment ultérieur, où leur esprit se trouvera enfin

éclairé. Mais pour l'heure, le disciple, voyant le tombeau vide, croit désormais ce qu'affirmait Marie-Madeleine à ce sujet.

Ce que Pascal entend relever, nous semble-t-il, c'est que cette vue était impuissante, par soi-même, à déterminer la foi du disciple. Aussi bien, la même vue, écrit-il plus loin, n'avait pas donné lieu chez Marie-Madeleine à la foi à la résurrection : « la première fois, elle n'avait rien vu, sinon que le corps n'y était pas ». C'est lorsqu'elle entendit Jésus l'appeler de son nom que Marie vint à la foi. La foi ne se conclut pas de ce qu'on voit ; mais elle est, dit ailleurs Pascal, une inspiration toute personnelle, ménagée par Dieu selon sa charité, qui est une amitié elle-même toute personnelle. Elle connaît des manifestations différentes d'une personne à l'autre. Tel reconnaîtra ainsi sa présence à un certain signe, qui ne dira rien à tel autre. « Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, (l')inspiration. La religion chrétienne qui seule a la raison n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire ; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet, *ne evacuetur crux Christi* Afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine. »

## 2.20 Prédication sur la résurrection secrète, 4 mai 2022

« Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître.

Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandonnement, dans sa secrète résurrection et dans le reste. On la verra si grande qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas. »

On nous a proposé de méditer ces pensées tirées du fragment sur les trois ordres : l'ordre charnel aux grandeurs visibles ; l'ordre spirituel, des esprits créés ; l'ordre surnaturel de la sainteté et de la charité, dont Jésus-Christ manifeste la grandeur propre. Le « ridicule » consiste à juger d'un ordre supérieur d'après l'inférieur : qui veut ne voir que par les yeux de chair se condamne à fermer les yeux du cœur sur « la prodigieuse magnificence » où Jésus-Christ est venu.

Le temps de Pâques où nous sommes nous engage à relever ici que la grandeur de Jésus-Christ éclate pour Pascal dans sa « secrète résurrection ». Son incarnation et sa naissance eurent Marie pour témoin. Mais la nuit de Pâques n'est pas comme la nuit de Noël, ni la vigile pascale comme la messe de minuit. Là, on avait imité les bergers venus contempler Dieu dans la chair d'un enfant ; ici, on se rassemble pour lire et entendre la parole à la lumière du cierge pascal, figure du Christ qui donne à voir, ouvrant de l'intérieur les yeux du cœur, plutôt qu'il ne se donne à voir. Se donne-t-il à voir du moins à la messe du matin ? Pas davantage, puisque l'évangile est celui du tombeau, dont le vide n'est éclairé

que par la lumière de la foi manifestée dans la nuit. Toutefois, l'évangile de la messe du soir est celui des témoins, non de la résurrection, mais du Ressuscité : cependant, sa vérité ne se manifeste pas visiblement, puisqu'ils ne l'ont pas reconnu aux traits de son visage, mais au signe de la fraction du pain, comme une parole adressée à la mémoire plutôt qu'aux yeux de chair.

C'est ainsi que la résurrection du Seigneur ressortit à ce que Pascal appelle « l'avènement de douceur » : « S[i Jésus-Christ] eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence comme il paraîtra au dernier jour avec un tel éclat de foudres et un tel renversement de la nature que les morts ressusciteront et les plus aveugles le verront. Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceur. » C'est ainsi que la lumière de Pâques, lumière donnant à voir sans être vue, est d'un éclat proportionné à ceux qui « cherchent sincèrement ».

## 2.21 Prédication sur la Session à la droite, 18 mai 2022

Dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, Pascal, comme à son habitude, expose le mystère de son Ascension et surtout, celui de sa Session à la droite du Père d'après la chaîne d'or (Tetrateuchus) de Jansénius. Il renvoie, comme son modèle, à la Lettre aux Éphésiens, où il est parlé de la *suréminente grandeur de la puissance déployée par Dieu en Jésus-Christ lorsqu'il l'a ressuscité des morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux*. Mais il est, à ce propos, un trait qui ne se trouve pas dans l'ouvrage de Jansénius, et qui semble propre à Pascal, quand il écrit que « l'Apôtre entend par la session à la droite la pleine puissance qu'il n'a jamais manqué d'avoir, mais qu'il a paru avoir reçue en ce jour ».

Or, qu'est-ce que le chapitre 24e de saint Luc et le chapitre 1er des Actes nous indiquent avoir paru en Jésus devant ses apôtres ? rien d'autre que sa disparition à leurs regards : *Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel*, dit l'évangile ; et selon les Actes : *Il fut élevé en leur présence, et une nuée le déroba à leurs yeux*. Et s'il est vrai qu'il est parlé de puissance, il s'agit, à l'un et l'autre endroit, non point de celle du Christ, mais de la force dont il promet de revêtir ses apôtres : *Restez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force d'en haut*, selon l'évangile ; *lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre*.

Mais Pascal tient, lui, que la puissance du Christ, « qu'il n'avait jamais manqué d'avoir[,] a paru ce jour-là » ; éh ! quoi ? pourrions-nous dire : et les miracles, le calme imposé à la tempête, la multiplication des pains, tant de guérisons opérées tant sur les corps que sur les esprits ? Mais justement a-t-on pu les confondre avec les œuvres de quelque thaumaturge, serviteur de Beelzéboul. Au lieu que les effets de cette puissance dont il est ici parlé ; ces effets, dis-je, parurent ce jour-là sans se donner à voir. Comme disent les docteurs, ils ne sont

pas simplement préternaturels, mais vraiment surnaturels, et tout intérieurs : ils ont pour siège le cœur des apôtres, qui croient désormais que le Christ « régit et conduit son Église avec pleine puissance et providence », dit Pascal à la fin.

Dans l'évangile, il est dit que « les Apôtres s'en retournèrent à Jérusalem en grande joie ». Pascal reproduit ce verset dans son *Abrégé*. Mais, tandis que le lecteur de l'évangile rapporte cette joie à la promesse de puissance faite aux apôtres, celui de l'*Abrégé* comprend qu'ils se réjouissent au sujet de la puissance même de Jésus-Christ. Et comme c'est le propre de l'amitié de faire sa joie des prospérités d'un ami comme des siennes propres, on a peut-être ici la marque que la charité consiste en effet dans l'amitié avec le Fils de Dieu.

## 2.22 Prédication sur la crainte de la perdition, 29 juin 2022

Un des traits majeurs de cette foi janséniste, qui était celle de Pascal, est l'affirmation, d'ailleurs traditionnelle, du petit nombre des élus, d'après les paraboles des invités de la noce et de la porte étroite, et de l'impossibilité où l'on se trouve en ce monde de savoir qui peut être sauvé. En conséquence, on ne peut conclure des grâces un jour reçues à la gloire réservée pour toujours aux élus ; car la couronne de la grâce peut passer de l'un à l'autre par négligence. Envisagé de la sorte, faire son salut vous condamnerait en ce monde à un inconfort permanent, dans l'inquiétude où l'on est si Dieu ne vous retirera pas sa grâce. Comment dès lors aimer un Dieu dont les jugements sur vous seraient marqués d'un tel arbitraire ? On pense généralement que c'est pour fuir cette inquiétude dite janséniste que tant de chrétiens ont fui la foi ; de sorte que l'Église professerait aujourd'hui son rejet du jansénisme, pour tâcher de rendre Dieu plus présentable et plus aimable à nos contemporains.

L'erreur consiste ici à confondre la crainte de Dieu, qui est surnaturelle et spirituelle, et a partie liée avec l'amour de Dieu, avec la peur de Dieu, qui est naturelle, sensible, et dont le principe est intéressé et égoïste. Pascal était en crainte de Dieu, mais sans rien qui respirât la peur pour soi, ni au-dedans, ni au dehors. Nos contemporains justifient leur rejet de la religion par des pensées altruistes : je ne veux pas, disent-ils, être sauvé, si d'autres hommes se perdent, et si je prends la place de quelqu'un d'autre. Ce n'est là souvent qu'une manière de donner à sa peur des couleurs avantageuses. Pascal, lui, était véritablement soucieux du salut d'autrui autant que du sien propre, comme l'enseigne cet extrait d'une lettre à Charlotte de Roannez mais ce souci l'engage, lui, à se jeter dans les bras du Dieu de vérité plutôt que de le fuir :

« Aussi, quand je prévois la fin et le couronnement de [l'] ouvrage [de Dieu] par les commencements qui en paraissent dans les personnes de piété, j'entre en une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ, selon la promesse qu'il en a faite. Mais quand je viens à penser que ces mêmes personnes

peuvent tomber, et être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire, et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée ; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises. »

## 2.23 Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 14 VIIbre 2022

Depuis le VIIe siècle, l'Eglise célèbre en ce jour le retour triomphal de la Croix à Jérusalem, où la rapporta l'empereur de Byzance Héraclius, victorieux des Perses. Selon la tradition, une force mystérieuse paralysant ce prince comme il montait au calvaire, il ne put reprendre sa marche qu'une fois déposés ses habits magnifiques, malséants à la pauvreté du Christ. C'est ainsi, écrit Pascal, que « les rois mêmes se soumettent à la croix ». La croix triomphe donc, mais Pascal la veut dépouiller des marques du triomphe, qui flattent l'imagination sans ébranler le cœur qu'il faut convertir. Dans la 5e Provinciale, il laisse éclater sa colère contre les jésuites qui « quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, suppriment le scandale de la croix, et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant ».

La vue des grandeurs du christianisme est impuissante à convertir : « Cette religion [...] après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse elle réprouve tout cela et dit qu'elle n'a ni sagesse, ni signe, mais la croix et la folie. » Car si la concupiscence, l'attrait pour les choses sensibles, est un obstacle pour goûter la révélation, le grand verrou de l'âme est l'orgueil humain, qui se brise à la prédication des souffrances de Jésus-Christ comme proportionnées à ses péchés.

Mais la prédication de « la folie de la croix » et d'un « Dieu humilié », si elle est propre à faire rentrer l'homme en soi-même, n'est que la condition pour croire, et ne donne pas elle-même la foi : il faut en outre « la vertu de la folie de la croix », « cause efficace » de la foi. Car les souffrances de la croix sont non seulement une leçon pour les humains, mais aussi un « sacrifice » offert à Dieu, que Dieu agrée par l'envoi d'inspirations, seules salutaires : « La religion chrétienne qui seule a la raison n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspirations, [...] *ne evacuetur crux Christi* » - *sauf à rendre vaine la croix du Christ*, 1 Co 1, 17.

Le sacrifice de la croix, qu'exigeait la corruption du cœur humain, est donc principe véritable de la grâce intérieure qui seule fait recevoir les grandes preuves extérieures de la vraie religion. La foi, dès lors, progresse dans une intériorité dépouillée de tout signe visible, pour n'être vue que de Dieu seul. Ainsi, la croix de Jésus est pour introduire à son tombeau : « Jésus-Christ était mort mais vu sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre. Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints. Jésus-Christ n'a fait aucun miracle au sépulcre. Il n'y a que

des saints qui y entrent. C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la croix. »

## 2.24 Prédication sur la vertu résultante de deux vices, 28 septembre 2022

« Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contrepoids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. Ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre. » (S 553). Cette pensée, proposée à notre méditation de ce jour, semble une dérision du fameux axiome d'Aristote que « la vertu s'élève entre deux vices opposés ». Aristote reconnaissant en l'homme des inclinations mauvaises, publiait aussi la capacité à échapper au déterminisme du mal et à le dominer par soi-même. Selon Pascal, cette capacité, effective en Adam innocent, est vide aujourd'hui dans sa descendance. Principe de vie, l'âme humaine aurait, relativement à sa vie morale, autant d'initiative qu'en a une balance inanimée relativement aux poids posés sur ses plateaux. La vertu humaine ne serait donc qu'un fantôme sans stature véritable, contre l'adage d'Aristote. Les défauts auraient plus de substance en l'âme que la vertu qui produit certes au dehors une conduite droite, mais qui n'est, au-dedans, que la résultante de forces mauvaises.

Les œuvres de ce fantôme pourtant sont bonnes et par là vertueuses. Pascal relève la « Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable et en avoir fait un tableau de charité » (S 150). « On se fait une idole de la vérité même, car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image » (S 755). Mais voilà que c'est la charité même qui pourrait n'être qu'une image et un tableau dont la toile est tissée de passions mauvaises : « On a fondé et tiré de la concupiscence des règles admirables de police, de morale et de justice. Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme [...] n'est que couvert. Il n'est pas ôté. » (S 244)

Le fond même du tableau est ce moi humain dont la nature est « de n'aimer que soi et de ne considérer que soi » (S 743) et qui se trouve pris de la sorte entre les deux vices contraires en effet, que sont l'orgueil d'une part, et le désespoir d'autre part, devant une misère trop évidente et dont il s'efforce de se divertir.

Le Dieu humilié, qui nous le désigne, est seul capable d'ôter ce « vilain fond » : « J.-C. est un Dieu dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir » (S 245). « Et je bénis, écrit Pascal, tous les jours de ma vie mon Rédempteur [...] qui d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de la grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur » (S 759).

## 2.25 Prédication sur amour et vérité, 12 octobre 2022

Ainsi qu'il nous a été rappelé au lendemain du jour de la naissance de Jacqueline Pascal, celle-ci donc écrivait à Arnauld, comme il s'agissait de signer contre les propositions augustiniennes condamnées dans Jansénius : « Je sais bien que ce n'est pas à des filles [i.e. à des religieuses] à défendre la vérité ; quoiqu'on peut dire, par une triste rencontre du temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour la vérité, et à souffrir plutôt toutes choses que de faire croire que nous la dénions. » Jacqueline rendit ce qu'elle devait et à sa qualité de fille et à la vérité. Elle signa comme Arnauld demandait : Arnauld à qui il revenait, comme prêtre, de défendre la vérité avec les évêques. Mais après ce coup : « Je parle, écrit-elle le 22 juin 1661, je parle dans l'excès d'une douleur à quoi je sens bien qu'il faudra que je succombe. » Elle s'était essayée, jeune, à la poésie galante de son temps, où les amants mouraient d'amour. On ne meurt guère d'amour qu'en poésie ; au lieu que Jacqueline mourut en effet de chagrin, pour l'amour de la vérité, le 4 octobre suivant, au jour de sa naissance.

*Amour et vérité se rencontrent*, dit le psaume ; cela n'est plus l'état naturel de l'homme. Cela n'est réservé que pour l'état de grâce et pour celui de gloire. L'amour naturel est l'amour propre, dans une aversion native pour la vérité. Mais, aux yeux de Pascal, son siècle a ceci de nouveau et de singulier que les ministres de la grâce commencent à flatter l'amour propre des chrétiens pour établir leur empire à eux sur l'Eglise contre le royaume de la vérité ; de sorte que les véritables amants de la vérité n'ont d'autre parti que de mourir, comme il parut en sa sœur Jacqueline : « Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité ; mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. »

Cette observation si juste relève à nos yeux l'espérance animant Pascal dans l'entreprise dont les *Pensées* conservent les précieux vestiges ; y préside ce que Pascal appelle « l'art d'agréer », qui répugne à user des ressorts frelatés de l'amour propre : il veut « porter à chercher Dieu » et ranimer chez le lecteur l'amour de la vérité, en des pages plus que jamais vivantes, tant, sur les points qu'on a dits, notre siècle est hélas enfant du sien jusque dans l'Eglise même.

## 2.26 Sur les reliques des saints, 26 octobre 2022

« C'est une vérité que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement en la résurrection et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes

de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, et non pas même dans le sépulcre où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus [...] »

Ces quelques lignes de Pascal à Charlotte de Roannez sa dirigée sont de remerciement pour des reliques accompagnant sa lettre. On pourrait penser qu'un tel présent exigeait que la reconnaissance de Pascal se marquât dès le début. Mais cela n'eût été que civilité mondaine. Au contraire, ce qu'on vient de lire se rencontre à la fin de la lettre. Pascal d'abord examine ce *commencement des douleurs* où Mlle de Roannez lui dit qu'elle se trouve. Il suggère un rapport avec un chapitre de Marc sur la fin des temps. La conversion où sa correspondante s'engage, dans la vue d'entrer à Port-Royal, passe par la destruction de l'homme ancien, qui n'est pas sans douleur en effet. Son dessein de se donner à Dieu était lors du concours de peuple que la Sainte Épine attirait au Faubourg Saint-Jacques depuis la guérison de la nièce de Pascal. Or, écrit-il à Mlle de Roannez, la relique du Christ vient justement d'opérer une nouvelle merveille chez une religieuse, libérée « d'un mal de tête extraordinaire ».

La puissance de l'Esprit-Saint s'est là rendue visible, pour ceux du moins à qui il est donné de profiter du miracle. Mais, s'agissant des reliques des saints qu'il vient de recevoir, cette puissance, écrit-il, est pure présence. Elles ont pourtant produit des miracles : ils n'eussent pas, autrement, été déclarés saints. Il est singulier que ce grand malade n'en attende nulle guérison pour soi. Il les considère uniquement selon le mystère qu'elles portent, et comme une parabole de la destinée chrétienne. Ces ossements sont saints, précisément parce qu'on les voit dépouillés désormais de cette chair qui, par sa liaison au cœur mauvais, demeure siège du péché, et résiste au royaume de la grâce. La chair est détruite, le vieil homme achève d'être détruit. Il n'en va donc pas de ces reliques comme de la sainte Épine, qui a touché le front d'une chair toute sainte ne devant pas connaître la corruption du tombeau. Cela marque, pour Pascal, une distance extrême entre le Christ, source de la grâce, et les saints du Christ, sauf la Vierge, chez qui la grâce se mêle à la corruption. « Mais il ne sert de rien de vous dire ce que vous savez si bien ; il vaudrait mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez » ; « mais, ajoute Pascal, elles ne l'écouteront pas... » *Les Pensées* déploieront bientôt un *art d'agréer*, pour des vérités désagréables à ouïr, et pourtant aimables comme vérités : cela témoigne que la grâce seule peut les faire goûter, et qu'il faut prier Dieu de la donner.

## 2.27 Sur la charité envers les défunts, 9 novembre 2022

Croyant Pascal être saint, nous croyons par là-même que le Seigneur l'avertit par grâce de nos assemblées réunies à sa mémoire ; et cela, non d'abord pour sa joie, rien ne pouvant être ajoutée à la joie d'une âme voyant Dieu en pleine lumière ; mais afin qu'à sa prière nous soit communiquée quelque chose de la justice divine à quoi il participe à plein.



Or, la part de justice qu'il peut nous obtenir en ce mois des défunts peut être heureusement colorée par la prière d'un homme qui aima les siens avec tant de tendresse, et à qui cette tendresse naturelle inspira une peine proportionnée, sur quoi put seule dominer la profondeur de l'espérance chrétienne, qui fait l'objet principal de la lettre de consolation qu'il adressa, d'accord avec Jacqueline, à leur sœur Gilberte.

Dans cette lettre se distinguent des traits d'une sagesse admirable, sur quoi les vivants ne sauraient trop régler leur conduite à l'égard des âmes du purgatoire. Pascal indique que, s'il est juste qu'on s'afflige, selon la nature, de la perte d'un si bon père, une joie toute spirituelle doit dominer sur le sentiment, de savoir l'âme de celui que l'on aime délivrée désormais de toute tentation de pécher, qui a son siège en effet dans le corps. « Il n'y a rien qui puisse modérer [cette joie], écrit Pascal, sinon la crainte que l[es] âmes ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie : et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur eux que nous devons soigneusement nous employer. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines. » Mais, ajoute Pascal, « une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. Par cette pratique nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous : et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs dans lesquels leur venin vit encore ; ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour [les mérites] auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et leur exemple. » Il n'y a rien de plus consolant en outre pour les vivants que cette communion dans et par le mérite avec celui qui est devenu membre de l'Église du ciel. Mais la suite n'est pas moins admirable, où l'ordre de la charité, qui paraissait d'abord combattre la tendresse de personnes s'aimant trop humainement, finit par assumer celui de l'émotion et du sentiment : « Faisons donc revivre notre père devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre union nous rende en quelque sorte sa présence, comme Jésus-Christ se rend présent à l'assemblée de ses fidèles. »

## 2.28 Prédication sur la nuit de feu, 23 novembre 2022

Nous voici réunis en cette nuit si décisive pour celui que nous vénérons. Pascal adore la providence qui l'avait désignée entre les fêtes des saints Clément et Chrysogone : Clément, troisième successeur de Pierre ; Chrysogone, martyr si vénéré, qu'il figure dans l'antique canon de l'Église romaine. Pascal, en cette nuit où il renaît à la vie de son baptême, par le renouvellement de la foi au « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob », que Jésus déclarait être par là le « Dieu des vivants » ; Pascal, dis-je, se reconnaît fils de l'Église, avec Rome pour

mère de ses Églises, à qui il devait professer jusqu'à la mort son attachement, en dépit des persécutions que Rome émut contre les siens.

Le Mémorial est comme le *credo* de Pascal. Il épouse la structure du *credo* commun de l'Église, mais en remontant en quelque sorte le cours, selon l'ordre de son expérience, qui est l'analogie d'une Pentecôte. Cette froide nuit de novembre se signala d'abord par le feu de l'Esprit, par qui vient la foi. Puis la voix du Fils incarné, qui envoie cet Esprit, se fait entendre et désigne enfin le Père dans la nuit où devait commencer sa Passion. Enveloppant le tout, le mystère de l'Église, née de cet Esprit, présent, on l'a vu, au début, dans la mention du sanctoral, mais aussi à la fin, par la figure du prêtre, figure honoraire de Jésus-Christ : « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur ».

« Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Ainsi parla le Seigneur à Moïse au buisson de feu. Moïse, fuyant les périls de l'Égypte, s'était retiré à Madian. Il avait fait sa vie, trouvé maison. Nul oubli pourtant de ses frères les Hébreux. Élevé par la fille de Pharaon, il n'oublie pas qu'il est fils d'Abraham à qui le Seigneur s'est révélé. Et le même Seigneur lui dit à l'Horeb : « Je suis le Dieu de ton père ». Pascal venait, quelques semaines plus tôt, de se retirer sur cette colline, à l'extérieur des murs de la grande ville, où Dieu devait faire de sa nouvelle maison comme un nouvel Horeb. Il avait quitté la rive où il avait régné parmi « les philosophes et les savants », pour celle où demeurerait sa sœur, fervente épouse du « Dieu des vivants ». « Ôte tes sandales, disait le Seigneur à Moïse, car le lieu où tu te tiens est une terre sacrée » ; « Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié » : Pascal, indigne du mystère à lui révélé, fait cette nuit-là pénitence sur la terre sacrée du calvaire, soutenu pourtant par la « joie éternelle procurée par un jour d'exercice sur la terre. » Comme Moïse descendu de l'Horeb alla trouver les enfants d'Israël, ainsi devait-il, quelques années plus tard, dire aux enfants des chrétiens oublieux de leur foi : « Celui qui est m'envoie vers vous » ; passant outre à la crainte que Moïse déclarait, qu'« ils ne croiraient pas ni n'écouterait sa voix ».

## 2.29 Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023

« Incroyable que Dieu s'unisse à nous » : cette parole des *Pensées*, nous inclinierions à la faire nôtre, comme marquant l'émerveillement de l'Église devant la venue de Verbe de Dieu dans notre chair, manifestée aux bergers à Noël, et la venue du Saint-Esprit de Dieu dans notre âme au baptême. Or, cette parole, Pascal la met au contraire dans la bouche de l'incroyant, comme expression de son doute, et de son refus de croire.

« Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini, un espace infini égal au fini. », écrivait Pascal à la ligne précédente, comme pour prévenir le refus d'admettre la vérité révélée, sur ce qu'elle serait hors de portée de la raison. Les principes des mathématiques et de la physique sont hors des prises de la raison ; et pourtant la raison ne fait pas difficulté à les recevoir comme lui étant donnés.

Des vérités incompréhensibles sont donc reçues et, par là, elles sont crues.

Mais il est des vérités incompréhensibles qui, en outre, sont incroyables, et ce sont précisément elles qui sont matière de foi. La difficulté à les recevoir ne vient pas d'elles, mais de nous, et de la vue de notre misère ou, si l'on veut, de notre « bassesse » : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous.

Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse », répond Pascal à celui qui refuse de croire.

Les principes incompréhensibles de la physique sont donnés à l'âme humaine dès qu'elle est « jetée dans son corps » ; partant, ils lui sont comme naturels. Mais, s'agissant de Dieu, il est « en nous », et « hors de nous », écrit Pascal : les vérités de l'Évangile sont un don, mais un don qui me sollicite à donner moi-même ma créance. Le doute et, par là, le refus, viendraient-ils de la grandeur du don qui nous est fait, « trop beau pour être vrai », comme on dit ? Non, dit Pascal, il vient de « la vue de notre bassesse » : c'est nous qui nous trouvons trop laids pour que cela soit vrai. Mais en vérité, poursuit Pascal dans le même fragment, ce dégoût de soi est le manteau dont se revêt l'orgueil et l'amour de soi. L'incroyant en est averti par son refus même de la bonne nouvelle évangélique, puisqu'on le voit préférer objectivement sa misère à la miséricorde et à l'offre du salut par l'amitié de Dieu.

La miséricorde de Dieu se marque, comme dit Pascal dans le même fragment, par un « avènement de douceur », manifesté dans l'enfant de Bethléem. Ce n'est qu'au dernier jour, dit Pascal, que la vérité divine écrasera l'orgueil humain, forcé de la reconnaître. Entretemps, le Verbe se manifestant dans la chair nous fait confesser nous-mêmes notre orgueil et notre injustice, condition pour désirer d'en être guéris, en cessant de nous dire : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous », mais en nous disant plutôt : « Et si c'était vrai ? ».

## 2.30 Prédication sur la Sainte Écriture, 8 février 2023

Pascal, dans la conduite des *Pensées*, participe du mystère de Jean le précurseur, qui recueillit le commandement d'Isaïe, de préparer les voies du Seigneur. Incapable lui-même de donner Dieu « par sentiment de cœur », ce qui est la part de Dieu seul, il entend du moins disposer le cœur à ce don, en lui faisant sentir sa misère, pour susciter en lui le désir que Dieu soit, comme seul capable de réparer sa misère. C'est pourquoi « prouver Dieu par des raisons naturelles », comme il l'écrit lui-même, est inutile à son œuvre : car il faut au cœur un Sauveur humilié : un Sauveur qui enseigne à l'homme sa misère par le remède qu'il lui fallut employer pour la guérir. C'est le Sauveur que décrit l'évangile, aimable à l'homme de misère, dont le désir est dès lors que ce Sauveur soit vrai. Aussi la clef de voûte de tout l'édifice des *Pensées* devait-elle consister dans des preuves, non physiques ou métaphysiques, mais historiques. Elles résident, ces preuves, dans le rapport entre les deux Testaments, le Nouveau manifestant l'avènement du Messie tel qu'annoncé par l'Ancien. Les auteurs tiennent aujourd'hui que l'entreprise de Pascal est faible de ce côté, tributaire qu'il était de

l'exégèse de son temps. Et si ce côté est en effet clef de voûte, l'édifice est par là menacé. Le lecteur d'aujourd'hui, même croyant, peut, partant, douter de ce qu'affirmait Pascal, que Jésus fut prédit selon le temps, car les computations de la littérature apocalyptique, sur quoi il fait beaucoup de fond, étaient semble-t-il surtout symboliques. Mais il est un point où, pour l'ancien Testament, Pascal est, à nos yeux, prophète de l'exégèse récente elle-même, non sans doute quant aux dates, mais quant au discernement de l'origine, quand il écrit : « Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple. » Fils de son temps, Pascal fait remonter à Moïse une naissance que toute l'exégèse s'accorde à présent à dater de 6 siècles plus tard, à l'exil à Babylone. Mais il est vrai que, quand tout les engageait à refaire chacun leur vie parmi des Chaldéens, le souvenir commun des leçons des prophètes unit les exilés, d'une manière entièrement inexplicable d'un point de vue humain, dans la rédaction de leur histoire avec Dieu, les traditions antiques prenant un sens tout nouveau d'après l'événement malheureux reçu, non comme fortuit ou fatal, mais comme une parole du Seigneur, contre l'infidélité où ils avaient donné naguère ; événement vécu dès lors en figure de la croix du Messie, et leur communion dans cette histoire sainte, qui signa en effet la vraie naissance du judaïsme, en figure de la résurrection du Seigneur Jésus-Christ.

## 2.31 Prédication sur le baptême, 12 avril 2023

L'octave solennelle au commencement de laquelle l'un d'entre nous a été plongé dans la mort et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donne lieu qu'on présente ici quelques traits que Pascal relève dans la doctrine du baptême.

L'écrit intitulé *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui* part d'une réflexion sur le changement introduit par l'Église dans la discipline du baptême, reçu jadis adulte au terme d'une austère pénitence et d'une instruction rigoureuse, et conféré désormais les jours suivant immédiatement la naissance. Pascal observe que la pratique d'aujourd'hui donne lieu qu'« on ne fait quasi plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais souhaité, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu ».

Il faut donc relever aux yeux des chrétiens le prix de leur baptême. Pascal ne préconise pas cependant pour remède une restauration de l'ancienne discipline. Disciple fidèle d'Augustin, il n'y pouvait incliner, puisque le changement qu'on a dit est le fruit direct de sa doctrine. Augustin enseigne en effet que le salut de l'âme commence par la guérison des suites de la faute originelle, en elle manifestées quand elle fut unie à une chair de péché. Pascal loue donc la conduite que l'Église a adoptée depuis, qui est celle d'une « bonne mère », « ayant vu que la dilation du baptême laissait un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle a voulu les délivrer de cette *masse de perdition* en précipitant le secours qu'elle leur donne ». Le bon de la pratique actuelle est que le baptême y est relevé, d'abord et avant tout, comme une œuvre divine,

puisque devançant l'exercice de la volonté. Mais cette grâce ainsi donnée est destinée à se produire à terme dans l'engagement de la volonté à vivre selon les exigences du christianisme, comme « il paraît par les cérémonies du baptême : car [l'Église] n'accorde le baptême aux enfants qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan. »

Ainsi donc, « comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés domestiques de la foi que dans ceux qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renoncement au monde. »

Nous croyons devoir à la prière de Pascal la faveur que Dieu a faite à notre société qu'un catéchumène se joignît à nous et nous rendît témoin de son zèle, quand il traversait notre pays pour venir prendre part à notre prière. Puisse notre zèle en être aujourd'hui ranimé, à présent qu'il est devenu notre frère en Jésus-Christ.

## 2.32 Prédication sur la confirmation, 31 mai 2023

L'un des nôtres vient de recevoir le sacrement de la confirmation en la fête de la Pentecôte. Ayons bien soin de remercier Dieu de la faveur qu'il lui a faite, et qui s'étend par lui à toute notre société : tant il est vrai que ce sacrement manifeste que la communion des saints est spécialement communion dans les choses saintes, cette grâce étant non seulement salutaire pour qui la reçoit, mais aussi pour le corps de l'Église, à l'édification duquel elle doit servir. Nous n'avons pas trouvé chez Pascal de méditation directe de ce mystère, mais dans une lettre de l'ancien curé de la famille Pascal quand celle-ci se trouvait établie à Rouen, où elle fut tout entière convertie. En bon pasteur, le père de Saint-Pé, prêtre de l'Oratoire, leur continua son assistance spirituelle même après leurs départs pour Paris et Clermont, et c'est ainsi qu'il écrit à Gilberte, la sœur aînée de Pascal, pour l'anniversaire de sa confirmation :

« Remerciez beaucoup Dieu de votre confirmation, en cette fête du Saint-Esprit, puisque la confirmation est le sacrement du Saint-Esprit. Vous savez que les sacrements sont signes sacrés de quelque chose qui a été en Jésus-Christ [...] Ainsi la confirmation, ou, pour mieux dire, celui qui est confirmé, est signe honoraire et religieux de Jésus-Christ oint et sacré par le Saint-Esprit. Notre-Seigneur parle lui-même de cette onction et explique de soi-même ces paroles d'Isaïe en saint Luc : *L'esprit du Seigneur est sur moi, à raison de quoi il m'a oint, et m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres*. Le confirmé est signe de cet esprit, donné sans mesure à Jésus-Christ, et à chacun de ses membres selon qu'il plaît à Jésus-Christ de le donner. C'est par la plénitude et impulsion de cet esprit qu'il a fait des miracles, qu'il a chassé les diables, qu'il s'est retiré au désert et qu'il s'est offert à Dieu son père. *Il s'est offert*, dit saint Paul, *à Dieu par le Saint-Esprit comme une hostie sans tache*. En quelle vénération et en quel profond respect devons-nous être quand nous avons reçu un si admirable

sacrement ; en quelle adoration de l'esprit de Dieu vivant et opérant en Jésus-Christ comme dans son plus saint et plus digne temple ? Or comme un chrétien sacré de la sorte est l'image honoraire et religieuse de Jésus-Christ rempli du Saint-Esprit, il est aussi rendu lui-même, par cette onction divine, le Temple du Saint-Esprit. »

La doctrine qu'on trouve ici inspire profondément celle de Pascal, pour qui Jésus, Fils de Dieu fait homme, a mis en oubli sur terre sa propre puissance divine : homme, il s'en est remis à la puissance de l'Esprit-Saint, distinct de la Personne du Fils : puissance dont, ressuscité, il dispose en faveur de ses disciples. Cette mise en oubli était nécessaire pour que sa condition d'homme animé de l'Esprit-Saint pût être étendue aux chrétiens, afin qu'ils devinssent eux-mêmes temple du Saint-Esprit, en effet.

## 2.33 Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 13 VIIbre 2023

Nous sommes réunis à l'heure où l'Eglise autrefois chantait les premières vêpres de la Sainte Croix. Elle institua cette fête en action de grâce du retour triomphal en terre chrétienne de la plus insigne relique de la Passion, butin des Perses quelques années plus tôt.

« Les rois mêmes se soumettent à la croix », lit-on dans les *Pensées* : Hommage visible de l'ordre des gloires visibles, à celui d'une gloire, non seulement invisible, comme celle des esprits ; mais qui est la gloire même du Créateur de l'univers visible et invisible.

La bénignité du Créateur avait établi Adam de plain pied avec sa gloire. Il n'en eût coûté à l'homme, pour y entrer à jamais, qu'un peu de confiance. On n'y entre à présent que par beaucoup de souffrance ; du moins y entre-t-on, et ce n'est qu'uni à Jésus-Christ, le nouvel Adam, le premier à jouir, comme homme, de la gloire de Dieu en sa chair. C'est ce mystère surtout que Pascal relève dans le récit des pèlerins d'Emmaüs : « J.-C. leur ouvrit l'esprit pour entendre les Écritures. [...] Il a fallu que le Christ ait souffert pour entrer en sa gloire, qu'il vaincrait la mort par sa mort. »

Qui aspire à la gloire divine, selon les promesses de l'Evangile, se met soi-même sous le signe de la croix. Il doit fermer ses oreilles aux faux prophètes qui ne songent qu'à leur propre gloire plutôt qu'au salut de leurs disciples, s'efforcent à rendre la religion aimable : « quand ils [les jésuites selon les *Provinciales*] se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la Croix et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant. »

« Rendre la religion aimable », ce fut pourtant le vœu de Pascal : un fragment des *Pensées* porte ce titre ; nous lisons à la fin : « J.-C. a offert le sacrifice de la croix pour tous. »

C'est donc parce que Jésus-Christ est aimable, qui, sur la croix, s'est offert pour tous, que la religion chrétienne est aimable. L'eucharistie manifeste l'uni-

versalité de cette offrande, non en tant qu'elle est sacrifice de l'Eglise, mais en tant qu'elle est sacrifice de Jésus-Christ lui-même, car, dit Pascal à la suite de St-Cyran dans le même fragment : « l'Eglise n'offre le sacrifice que pour les fidèles. » Ceux qui sont de cette religion, dit Pascal, « ce qui les fait croire est la croix. » C'est animé par l'Esprit Saint que Jésus s'exposa aux humiliations de la Croix. Les humiliations nous sont nécessaires pour combattre en nous le funeste orgueil d'Adam, et disposer notre âme à se laisser pénétrer de la rosée de l'Esprit Saint. Mais cette croix même nous est aimable, par sa conformité avec la croix de celui qui dit : « Je te suis plus ami que tel ou tel. »

## 2.34 Prédication sur les souffrances du malade et celles du Christ, 27 septembre 2023

« Entrez, [Seigneur,] dans mon cœur et dans mon âme pour y souffrir mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre Passion ; afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur » C'est là le quasi terme de la « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. » Pascal expose à Jésus son état en paraphrasant des paroles de saint Paul. À la fin, la Lettre aux Galates (2, 20) : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* ; avant cela, les Éphésiens (4, 12-13), où il s'agit de *l'édification du corps du Christ [...] jusqu'à sa pleine stature*.

Mais l'allusion qu'il fait au début aux Colossiens est étonnante (1, 24) : *Je me réjouis, écrit l'Apôtre, dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ dans ma propre chair, je l'achève pour son corps, qui est l'Eglise*. Pascal demande au contraire au Christ qu'il fasse siennes ses souffrances de malade.

Audace singulière, qui ne saurait s'expliquer hors cette foi dans l'amitié que le Christ a voulu nouer avec lui. *Ce qui manque aux souffrances du Christ dans ma propre chair*, dit l'Apôtre. C'est-à-dire, explique saint Thomas, que le Christ, dans son corps propre, avait achevé le cours salutaire de ses souffrances : elles s'étendent désormais à son corps mystique, que composent les fidèles qui, unissant leur volonté à la sienne, portent leur croix avec amour. Mais les maux de Pascal ne sont pas comme ceux de Paul : ils ne lui viennent pas en suite de son grand zèle pour l'Eglise. Il ne souffre pas pour les fidèles, il souffre pour soi, en suite de ses péchés, dit-il plus haut dans la lettre. Quoi de commun entre ses souffrances et celles de Jésus ? Jésus qui, selon la doctrine des Pères, ne pouvait tomber malade, la vulnérabilité aux maladies étant une suite du péché d'Adam. Le *Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi* de l'Apôtre ne peut s'entendre des souffrances du corps, mais de la vie d'une âme dont la volonté se veut entièrement unie à celle du Christ dans l'accomplissement de ses œuvres. Or, la maladie n'est pas une œuvre.

La foi de Pascal en Jésus n'en est que plus remarquable, comme en celui qui seul est capable de franchir l'abîme qui s'étend, non seulement d'une âme sainte à

une âme pécheresse, mais encore d'un corps blessé à un corps malade : d'un corps blessé, souffrant pour le salut du monde, à un corps malade dont la souffrance est inutile. Comment cela est-il possible ? C'est le mystère. « Seigneur, vous pouvez tout », dit Pascal dans un fragment des *Pensées*. C'est ce qui justifie l'espérance finale de la Prière : « qu'ainsi, ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de votre gloire. »

## 2.35 Prédication sur l'universalité de Jésus-Christ, 11 octobre 2023

L'abbé de St-Cyran, confesseur de Port-Royal, était l'auteur d'une *Explication des cérémonies de la messe*, dont un trait a particulièrement frappé Pascal. Il le produit dans la XVI<sup>e</sup> Provinciale : « Encore que [le] sacrifice [de la Messe] soit une commémoration de celui de la Croix, toutefois il y a cette différence, que celui de la Messe n'est offert que pour l'Église seule, et pour les fidèles qui sont dans sa communion ; au lieu que celui de la Croix a été offert pour tout le monde, comme l'Écriture parle. » Cet exclusivisme de la messe peut nous surprendre, puisque les paroles de l'offrande du calice portent que le prêtre avec le diacre l'offrent « pour notre salut et le salut du monde entier. » Mais, outre que la formule n'apparaît qu'au Xe siècle, et non dans toutes les liturgies latines, les paroles qu'on a dites sont un ajout plus tardif. Et il est vrai aussi que le canon, commun à toutes les liturgies latines, ne cite pas d'autres bénéficiaires du sacrifice de la messe que les pasteurs et les fidèles.

Pascal fait fond là-dessus quelques années plus tard, dans un fragment des *Pensées* : « [...] c'est à Jésus-Christ d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles. Jésus-Christ a offert celui de la croix pour tous. » (S 254) C'est à ses yeux une suite du parallèle qu'il établit au commencement du même fragment : « Jésus-Christ pour tous. Moïse pour un peuple »

L'Église visible, en son sacrifice visible et sacramentel, est l'héritière du peuple rassemblé par Moïse. Elle ne se confond pas avec l'universalité visée par Jésus-Christ. Il plaît à Dieu cependant, poursuit Pascal, de faire d'un peuple particulier l'instrument de sa bénédiction universelle : *Je bénirai ceux qui te béniront*, dit le Seigneur à Abraham. De même, il plaît à Dieu par Jésus-Christ de manifester le sacrifice de son Fils Unique à la faveur du sacrifice de l'Église. C'est le Seigneur qui, par grâce, identifie la Messe à sa Croix.

Le sacrifice de la Croix est d'un mérite infini, propre à racheter tous les hommes. Ce n'est pas cependant cette universalité qu'entend Pascal, mais celle des élus : il s'en explique dans les *Écrits sur la grâce* : « Les élus de Dieu font une universalité, qui est tantôt appelée *monde* parce qu'ils sont répandus dans le monde, tantôt *tous*, parce qu'ils font une totalité, tantôt *plusieurs*, parce qu'ils sont plusieurs entre eux, tantôt *peu*, parce qu'ils sont *peu* à proportion de la totalité des délaissés. »

Pascal nous avertit contre la présomption où pourrait nous engager notre état de fidèles et la part que nous prenons au culte de l'Église. Notre appartenance



à l'Église visible ne doit pas nous mettre dans une tranquille assurance, mais à désirer d'être de cette universalité, connue de Dieu seul, que Jésus-Christ a voulu rassembler au pied de sa croix.

## 2.36 Prédication sur l'amour de Dieu, 25 octobre 2023

A la 5e Provinciale, Pascal commence à dénoncer ce que l'enseignement des jésuites comporte de contraire à la Loi de Dieu. Or l'exposé de ses griefs semble s'acheminer vers un sommet, qui figure dans la 10e Lettre. Pour se faire bien venir du monde, et principalement des grands du monde, la Compagnie entreprend non seulement de flatter leur concupiscence et leur goût pour les choses, plaisirs et honneurs de ce monde, mais aussi de les encourager dans le mystérieux dégoût que l'homme a de Dieu. Les confesseurs qui ne distingueraient chez leurs pénitents aucun propos de changer leur conduite, les docteurs jésuites les engagent cependant à les absoudre. « Mais, poursuit Pascal, on passe encore au-delà [...] *On viole le grand commandement, qui comprend la Loi et les Prophètes* ; on attaque la piété dans le cœur ; on en ôte l'esprit qui donne la vie ; on dit que l'amour de Dieu n'est pas nécessaire au salut ; et on va même jusqu'à prétendre que (citation) « cette dispense d'aimer Dieu est l'avantage que Jésus-Christ a apporté au monde. [...] Avant l'Incarnation, on était obligé d'aimer Dieu ; mais depuis que *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*, le monde, racheté par lui, sera déchargé de l'aimer ! » Quelques années plus tard, Pascal s'indigne toujours contre ces chrétiens amis du monde, ces « chrétiens charnels » « selon [qui] » « J.-C. [...] est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. »

Or, « Que Dieu fasse tout sans nous », n'était-ce pas précisément l'erreur calviniste que les ennemis de Port-Royal l'accusaient de tenir ? On mesure au passage, à ce trait de Pascal, que l'hérésie janséniste est tout imaginaire et relève d'une imposture dont on est parvenu à surprendre l'Église jusqu'à aujourd'hui. On a reproché à Pascal et aux modernes disciples de saint Augustin d'anéantir, en matière de salut, la liberté de l'homme dans la liberté de Dieu. L'amour de Dieu unit l'homme à soi dans l'Incarnation : union de Dieu à une chair qu'un cœur anime. Un cœur humain qui, dès lors « se porte infailliblement de lui-même » vers « le Dieu qui le charme », « par un mouvement tout libre, tout volontaire, tout amoureux » lisons-nous dans la 18e Provinciale : mouvement qui est allé, en Jésus-Christ, jusqu'à souffrir la passion pour l'amour de Dieu. Ce serait donc ruiner la grâce des sacrements du salut, qui a sa source dans la Passion du Christ, que de mépriser la grâce intérieure comme cette amoureuse liberté qui saisissait Jésus pour son Dieu. Mais la prédication de cette grâce intérieure révèle en nous le mystère qu'on a dit, savoir, cette répugnance intérieure à aimer le Dieu qui nous a faits pour lui. À la révélation de son amour dans l'Incarnation, on oppose ce mot : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous », que Pascal met dans la bouche de l'incroyant et qui, prétextant l'indignité de l'homme, renouvelle, en réalité,

l'orgueil d'Adam devant son Dieu.

## 2.37 Prédication sur l'âme en présence de Dieu seul, 8 IXbre 2023

Le retour du mois des défunts nous donne lieu de méditer avec Pascal sur la condition de l'âme séparée du corps. Dans la Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies, il représente en effet son propre état de malade comme anticipé de l'état de mort :

« Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites, Seigneur, que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer votre miséricorde. »

Il venait de désigner le jour de la mort comme « épouvantable », comme sera « épouvantable » la « sentence » de Dieu au jugement particulier. Mais ce qui est épouvantable aussi, c'est la présence de Dieu : car il est à craindre qu'on ne puisse jouir de la douceur que comporte la présence du Créateur de tout bien ; parce que cette présence succédera à la vue des choses du monde qui auront ravi, de la part de l'âme humaine, un attachement qui n'était dû qu'à Dieu, en sorte qu'elle aura rendu un culte à des « idoles trompeuses », dit Pascal. Il y a sans doute ici un avantage objectif des morts sur les vivants, en ce que rien ne peut divertir l'âme des morts de penser à leur Créateur, quand tant de créatures nous sollicitent ici-bas à l'aimer non pas en vue de Lui, mais plus que Lui. Mais cette trop grande habitude d'aimer exclusivement les créatures de la terre empêche qu'on ne goûte d'abord l'avantage de cette présence de Dieu seul, en sorte qu'il est à craindre que l'âme ne soit effarouchée de comparaître devant celui qui pourtant l'aime davantage et mieux que tout ce qu'elle aura aimé ici-bas.

Or, ce qui est remarquable, c'est que la foi au Dieu d'amour et de miséricorde domine tellement chez Pascal sur l'épouvante où le plonge cette crainte de se trouver incapable d'aimer Dieu seul, quoique souverainement aimable. Cette foi se manifeste par l'espoir de la conversion dont la maladie favorise l'occasion. Ainsi déjà, ce que le monde considère comme malheur ou bonheur, maladie ou santé, consolation ou châtement, n'a plus de sens pour le chrétien qu'éclaire cette vérité : « Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toute chose, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. » Tant qu'à la fin de cette partie de la Prière, la crainte de la présence de Dieu seul se trouve mêlée d'une magnifique espérance : « Faites donc, ô mon Dieu, que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence. »

## 2.38 Prédication sur sa soumission à Jésus-Christ et à son directeur, 22 novembre 2023

Nous sommes la veille d'un jour saint, nous qui tenons Blaise Pascal pour saint : demain verra le retour de cette nuit de feu où Dieu s'est manifesté à Lui comme un feu sans contour, le feu de l'Esprit, puis sous les traits de Jésus-Christ dans la nuit de son agonie, en faveur de la *connaissance* du Père comme *seul vrai Dieu*.

Nous venons à l'instant d'entendre le Mémorial de cette sainte nuit où s'inauguraient les années les plus fécondes de notre saint quant à sa vie chrétienne. Nous l'avons entendu, dis-je, dans la version telle qu'elle figurait sur le parchemin. Celui-ci n'existe plus que par le soin pris par le neveu de Pascal d'en conserver l'écriture couvrant ce matériau protecteur du papier où Pascal avait recueilli sur le vif les impressions de cette sainte nuit.

Sur le parchemin, Pascal a augmenté le texte du papier de trois lignes d'écriture, que Louis Périer a d'ailleurs eu du mal à déchiffrer. La première est celle-ci : « soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur » ; et la dernière est tirée du psaume 118, que Pascal aimait tant : *Non obliviscar sermones tuos* : « Je n'oublierai pas vos paroles » : il peut s'agir des paroles entendues cette nuit-là, comme s'il faisait serment de les garder pour la vie.

Pourtant, parmi ces paroles, ne figurait donc pas l'exhortation à se soumettre totalement à Jésus-Christ et à son directeur : cette résolution est le fruit d'une méditation un peu plus tardive. Elle relève très précisément d'un trait caractéristique de ce que l'on a appelé l'Ecole française de spiritualité, dont le maître est le cardinal de Bérulle, qui eut pour disciple direct le père de Condren, bien connu de Pascal. Or, Bérulle médite la soumission du Fils au Père, dont il est éternellement l'égal, par quoi se traduit son incarnation dans l'humanité de Jésus-Christ, tandis que cette soumission éclate particulièrement, pour Condren, dans la Passion. Et c'est précisément sa soumission à son Père en sa passion, que Jésus-Christ fit entendre à Blaise dans la nuit de feu, lui disant, non plus : « Père », mais « Mon Dieu » : « Mon Dieu, me quitterez-vous ? » Les douleurs sensibles de la croix ne sont pas comparables sans doute à cet abaissement tout intérieur devant le Père.

Comme Jésus-Christ s'est donc ainsi soumis à son Père, ainsi convient-il que le chrétien se soumette à Jésus-Christ, quand celui-ci prononce ses commandements et ses décrets par la voix d'un directeur.

Cette soumission totale du dirigé n'a rien toutefois d'une résignation aveugle de la volonté et de la raison entre les mains d'un autre. Elle doit être rapportée, dans l'ordre pratique, à cette autre vérité que Pascal prononce dans les *Pensées* : « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme » (Liasse XIV). L'usage va de pair avec la soumission, qui fonde et par là libère l'usage de la raison. À lire l'*Entretien de M. Pascal avec M. de Sacy*, puisque c'est lui qui fut son directeur, on doute d'ailleurs qui dirige qui, tant le directeur suit son dirigé dans un domaine qui n'est pas le sien : celui des philosophes, où Pascal l'engage à convenir que leur confrontation sert la gloire de l'Évangile.

Deux semaines après la nuit de feu, Jacqueline attestait la « soumission totale » de son frère : « Il est tout rendu à la conduite de M. Singlin (qu'on lui destinait avant Sacy) ; et j'espère que ce sera dans une soumission d'enfant. » Mais les marques de cette soumission de son frère à son directeur (Sacy finalement) vont déconcerter bientôt Jacqueline, autant qu'elle s'en émerveillera : « Je ne sais, écrit-elle, comment M. de Sacy s'accommode d'un pénitent si réjoui, et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissements du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis [dont sans doute l'entretien rapporté par Fontaine] au lieu de les expier par des larmes continuelles. Pour moi, je trouve que c'est une pénitence bien douce, et il n'y a guère de gens qui n'en voulussent faire autant. » Notre saint, à l'évidence, n'était pas un triste saint.

## 2.39 Prédication sur Pascal et saint Jean-Baptiste, 6 décembre 2023

Dans l'évangile de dimanche, le Seigneur enseignait que ce monde prendrait fin, comme une ombre qui passe, et qu'il était donc vain d'y attacher notre cœur. C'est ainsi, écrit Pascal dans l'*Ecrit sur la conversion du pécheur*, que l'âme que Dieu daigne toucher « considère les choses périssables comme périssables et même déjà péries. »

L'évangile de dimanche prochain nous fera entendre la voix du Baptiste criant dans le désert, ainsi présentée dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* : « Comme le temps de la prédication de Jésus approchait, Jean, son Précurseur, par un ordre exprès de Dieu, sort de son silence et de sa solitude, et vint au Jourdain exciter tous les peuples à préparer les voies au Messie et à se disposer à son avènement, par la prédication et le baptême de la pénitence. Et annoncer qu'il est prêt à paraître. »

Dans ce qui deviendrait un jour les *Pensées*, Pascal n'entendait-il pas renouveler pour son siècle quelque chose de l'œuvre du Baptiste ? Nous en aurions peut-être un indice dans la manière dont il interprète sa prédication, comme une sortie du désert vers les foules, alors que, dans l'évangile, il est dit que ce sont les foules qui vont au désert trouver Jean-Baptiste. Pascal s'était quant à lui retiré de l'agitation et des entretiens mondains vers le faubourg qui priait, dont Port-Royal de Paris marquait le terme, où Jacqueline avait pris le voile près de trois ans plus tôt. C'est là que, comme Jésus s'était approché du Baptiste encore dans le sein d'Elisabeth, Jésus s'approcha de lui, en cette nuit de feu dont nous avons fait mémoire en notre dernière rencontre. Pascal se retira à Port-Royal des Champs, y apprit la vie cachée, et profita si bien de ses leçons que, de retour à Paris, il sut y transporter le désert, et vivre au milieu du monde comme n'y étant pas : hôte clandestin, dévot de la charité et de la vérité se jouant, au temps des Provinciales, des poursuites ordonnées par « tous ces grands de chair ».

Pascal devait éprouver bientôt l'approche du Messie, à lui manifesté dans le miracle opéré chez sa nièce et filleule par une épine ayant touché le front du

Sauveur. Il sortit lors de son silence, c'est-à-dire qu'il voulut faire entendre aux foules sa voix propre, qu'il déguisait naguère encore dans les *Provinciales* ; « Si ce discours vous plaît, dit-il à l'interlocuteur du pari, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. » C'est ainsi que les *Pensées* ne sont pas d'abord pour convaincre de la vérité du christianisme, mais pour en donner le goût, et convaincre alors de la nécessité de la pénitence pour préparer dans son cœur les voies du Seigneur et le prier qu'il tienne pour agréable de s'y manifester.

## 2.40 Prédication sur la Nativité de Jésus-Christ, 20 décembre 2023

« Le 25 décembre, an premier du salut, naquit Jésus-Christ à Bethléem, ville de Judée. » C'est ainsi que Pascal relate la Nativité dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*. Pour composer cet ouvrage, il se rapporte à trois ouvrages : l'un, de Jansénius, qui ne comporte que quelques pages, où tous les événements de la vie du Sauveur sont consignés dans l'ordre des temps, dans un style télégraphique ; un autre, d'Arnauld, beaucoup plus étendu, puisque toute la matière des quatre évangiles est réduite à un seul ouvrage, toujours selon l'ordre des temps ; enfin, un commentaire verset par verset des quatre évangiles, composé par Jansénius, dont les quelques pages qu'on a dites constituent en général une annexe.

Pascal use avec grande liberté de ces trois sources, de sorte qu'il étend ou réduit la matière à volonté. Il l'étend à l'extrême dans le Jardin des Oliviers, où son imagination s'arrête à considérer chaque geste du Christ : car « c'est là, dit-il dans le « Mystère de Jésus », qu'il s'est sauvé et tout le genre humain. » Mais pour la Nativité, il la resserre à l'extrême : rien là pour flatter l'imagination aimant s'émerveiller devant la crèche. Pascal se contente de traduire Jansénius qui, dans son livret, note simplement le fait de la naissance, et il n'emprunte rien à son commentaire.

Cependant, « Le 25 décembre, an premier du salut », est propre à Pascal : le temps de ce récit n'est pas celui du mythe ni du conte pour enfant : il est commensurable au nôtre, que rythme la succession des mois et des quantièmes des mois. Il lui est commensurable, mais pour le dominer. C'est là que le salut est entré dans le monde : notre temps est celui du salut.

Puis Pascal continue de traduire le court livret de Jansénius, qu'il étoffe cependant d'un peu plus de matière évangélique pour la présentation au temple. Mais le massacre des Innocents comporte une glose propre à Pascal, absente du commentaire de Jansénius : « Hérode ayant été déçu par les Mages, ne pouvant pas déterrer Jésus, à cause que l'obscurité de sa naissance le cachait parmi la confusion du peuple, il se résolut de faire mourir tous les enfants, afin de l'y comprendre. » Jésus-Christ est le Dieu qui se cache dans sa Nativité, et cette obscurité fut cause, dès qu'il fut né, d'un discernement qui s'opéra des saints et des impies, par le martyre des Innocents pour la vie éternelle et par le crime

d'Hérode. Tel est, pour Pascal, l'étrange éclat de Jésus à Noël. « Quel homme eut jamais plus d'éclat ? Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après sa venue [...] Quelle part a-t-il donc à cet éclat ? Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, qu'à nous le rendre reconnaissable. » (S 736). « Oh ! Qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, qui voient la sagesse ! » (S 339).

## 2.41 Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024

En ce mercredi dans l'octave de l'Épiphanie, consultons de nouveau le merveilleux Abrégé que Pascal a donné de la vie de Notre-Seigneur, sur ce triple mystère de l'adoration des mages, du Baptême du Christ et des noces de Cana, que la tradition conjoint, comme en témoigne l'antienne à *magnificat* des 2es vêpres de la fête.

« 9. Le 6 janvier, les Mages [...] vinrent adorer [Jésus-Christ]. Hérode, alarmé de cette naissance, craignant qu'il n'usurpât son empire, commande aux Mages de l'avertir du lieu où ils le trouveraient, mais eux, avertis par l'Ange, ne retournèrent pas à Hérode. »

Ainsi Pascal, sitôt qu'il fait mention des mages, nous transporte à Béthléem, où il arrête un instant la méditation du lecteur. Il remonte ensuite le temps de l'évangile, jusqu'à l'audience du roi Hérode, avant de revenir à la crèche au moment où les mages la quittent. Ils sont alors, écrit Pascal, « avertis par l'Ange ». Trait vraiment remarquable, puisqu'en sa faveur, Pascal s'écarte de la lettre de l'évangile, qui indique que les mages ont été *avertis en songe* ; le 3e nocturne de l'office de l'Épiphanie, que Pascal sans doute célébrait, comportait en outre un sermon de Grégoire le Grand, indiquant qu'il convenait aux seuls juifs, déjà éclairés par l'ancienne révélation, de bénéficier de la société des anges, tandis que le mystère du Christ se déclare à ces païens que sont les mages par des signes visibles, produits par un être inanimé telle que l'étoile. Or, Pascal tait entièrement la part qui revient à l'étoile dans le voyage des mages. Mais cette précision : « averti par l'ange », se rencontre par deux fois dans l'Abrégé, et c'est à propos de Joseph : la première fois pour l'instruire de l'origine divine de la grossesse de sa femme, la deuxième pour le commander de fuir en Égypte avec Marie et l'Enfant. Cette précision met en rapport les mages en rapport avec l'époux de Marie, comme avec celui qui sert le dessein du Dieu qui se cache en Jésus-Christ, de cacher Jésus-Christ même sous le voile d'une famille ordinaire, et de le dérober à l'inquisition d'Hérode.

Dans les *Pensées*, nous trouvons cette remarque, qu'il n'est que de « rares savants pieux » (L 952). La tradition relève tour à tour le paganisme des mages, mais aussi leur caractère de savants. Ce sont gens du 2e ordre, qui « ont pour objet l'esprit » (L 933). Ils s'ouvrent ici au 3e ordre, celui de la charité à quoi ils se soumettent par l'hommage de leur adoration comme savants, bien mieux que par celui de leurs riches présents, que Pascal met en oubli ; cet or recherché par les riches et les gens du 1er ordre, qui comporte aussi les rois. Ceux-là sont représentés par Hérode, dont les mages ne se jouent qu'une fois introduits dans

l'ordre de la charité.

« Rares savants pieux », écrit Pascal. La manifestation de Dieu dans la 1ère Épiphanie n'est que pour quelques uns. Toutefois, quand il s'agit de peindre le Baptême, comme 2e Épiphanie, Pascal en relève le caractère public. Il emprunte la parole prononcée par le Père depuis les cieux ouverts à l'évangile de saint Mathieu plutôt qu'aux évangiles de saint Marc et de saint Luc : non pas : *Tu es mon Fils bien aimé*, mais *Celui-ci est mon Fils bien aimé*. Elle n'est pas à l'adresse de Jésus-Christ seulement, mais de « tous les peuples », écrit Pascal, afin qu'ils « connussent, par la descente visible du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu'il était véritablement le Christ. » (17)

Et cependant, on entend bien que tous ces peuples n'étaient pas corporellement présents, mais virtuellement convoqués à recueillir le témoignage évangélique. « Celui qui avait la ressemblance de la chair de péché fut lavé par la ressemblance de baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne devait pas renaître du Saint-Esprit. » (*Id.*). On ne peut être véritablement témoin du Baptême du Christ que moyennant la foi qui va au-delà de cette double ressemblance ou apparence. Les yeux de chair ne voient qu'un homme qui se rend au baptême des pécheurs ; les yeux de la foi vont au-delà : ils distinguent, d'une part, l'institution du baptême dans l'Esprit-Saint, qui est la part des chrétiens ; et d'autre part, l'auteur du salut, qui n'a point de part, comme tel, au salut qu'il ménage dans ce mystère.

L'antienne des 2es vêpres de l'Épiphanie parle de « trois miracles », *tribus miraculis*. Or, voici comment Pascal parle de celui de Cana : « il arriva à Cana de Galilée où, sur l'avis de Marie sa mère, il changea l'eau en vin. », au n°23, et il en parle plus loin comme d'un « miracle », en effet, au n°30b. Le contraste est remarquable, entre la sobriété du miracle de Cana, et la manière dont Pascal détaille le Baptême. Le Baptême n'est pas un miracle, au sens technique : non pas une œuvre préternaturelle, passant les forces ordinaires de la création, mais une œuvre surnaturelle, du Créateur et Sauveur lui-même. Dans l'épisode des mages, ce qu'il y avait de proprement miraculeux, le mouvement de l'étoile, est passé sous silence. L'Épiphanie, comme évidence du mystère, manifeste surtout la condition de cette évidence : la grâce intérieure, ménagée à quelques uns dans l'ordre des savants, et parmi tous les peuples, qui dessille les yeux du cœur : « Ô qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse. » (L 308b)

## 2.42 Prédication sur l'immortalité de l'âme, 24 janvier 2024

La foi chrétienne et ses promesses n'ont de sens qu'adressées à une âme immortelle, capable d'accueillir l'éternité de Dieu. Pour que ses lecteurs puissent les goûter, sans doute fallait-il que Pascal répliquât aux libertins « Les athées, écrit-il, doivent dire des choses parfaitement claires. Or il n'est pas parfaitement clair que l'âme soit matérielle » (L 161), et soit donc sujette à la corruption

propre à toute nature matérielle. Pascal tient au contraire que la sensation matérielle a l'âme pour siège, en ce que l'âme domine souverainement l'ordre de la matière : « Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main, est-ce le bras, est-ce la chair, est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel » (L 108).

On ne le verra guère pourtant dans l'ouvrage qu'il méditait. Il en est ici de l'immortalité de l'âme comme de l'existence de Dieu : « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu, et quand cela servirait à quelques uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés » (L 190). L'une et l'autre vérité est au plus haut point intelligible. Mais l'intelligence s'exerce dans une nature malade qui amortit l'écho que la vérité découverte pourrait trouver en l'homme. Dans le héros stoïcien, l'âme humaine, il est vrai, paraît s'élever au-dessus des conditionnements de la matière. Mais par ailleurs, Montaigne nous la fait voir engluée dans le sensible, comme celle des animaux qui n'existe que pour le corps, et est réduite à néant quand elle se sépare de lui.

Si l'homme était par soi-même assuré que son âme est immortelle, il s'envisagerait destiné pour le paradis ou bien l'enfer, et inclinerait de soi-même à réformer sa vie. Au lieu de quoi, il ne peut exclure l'hypothèse que son âme, à la mort, soit anéantie comme celle des bêtes. Mais comme l'hypothèse n'est pas parfaitement claire, il ne peut entièrement s'en reposer sur elle, ni faire que la jouissance de cette vie présente ne soit traversée par l'hypothèse de l'enfer. « Je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage » (S 681).

Saint Thomas tient qu'il est des vérités connaissables par la science mais auxquels seuls les savants accèdent en fait ; mais l'autorité de la foi les enseigne à tous les hommes, en leur donnant, à leur sujet, une inébranlable certitude, plus grande encore que celle que donne la science. Pascal, assurément, range l'immortalité de l'âme parmi ces vérités. Il est vain d'en chercher en soi la certitude. Et si notre raison est capable d'une certitude à ce sujet, c'est qu'elle est « embarquée » à parier sur le néant ou sur l'éternité, sur laquelle Jésus-Christ ouvre à l'âme une issue heureuse. « Il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie ; on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche ; et, comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière » (*Ibid.*).

## 2.43 Prédication sur la pénitence, 21 février 2024

Comme l'année dernière, j'ai consulté Pascal sur le sujet de la pénitence à quoi l'Église consacre le temps du carême.

On rencontre chez lui tous les emplois de ce terme en usage aujourd'hui, et qui correspondent à l'expression « faire pénitence » ; ainsi quand il recommande



« de porter les personnes renouvelées intérieurement par la grâce à faire des œuvres de piété et de pénitence proportionnées à leur portée » (S 772). La pénitence se marque extérieurement par des pratiques austères à quoi, dit ailleurs Pascal, « nos sens s'opposent » (S 753) ; aussi convient-il de les y apprivoiser doucement, pour avoir raison, à la fin, de leur opposition. Mais en soi, la pénitence est proprement un acte intérieur de contrition, de regret profond de ses fautes qu'inspirent la piété et l'amour de Dieu ; elle donne ainsi son nom au sacrement, parce qu'elle est, selon la foi de l'Église, la condition de sa validité : « Ce n'est pas l'absolution seule qui remet les péchés, au sacrement de pénitence, mais la contrition » (S 591).

Mais Pascal emploie une fois le terme de pénitence dans un sens propre à sa doctrine : « [la] religion [chrétienne. . .] consiste à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie on serait rétabli par un Messie qui devait venir » (S 313). La pénitence ne désigne donc ici rien de moins que la condition présente de tout homme, naissant avec au fond du cœur la tristesse d'une trace toute vide de Dieu. Dans les *Écrits sur la grâce*, Pascal décrit le bonheur d'Adam, dont les enfants d'aujourd'hui ressentent obscurément la perte, comme la liberté chez lui de jouir de la présence de Dieu à sa guise.

Dans l'état de la nature déchue au contraire, on ne peut aller à Dieu que si lui revient vers l'homme ; le premier trait par où il se manifeste, d'après l'*Écrit sur la conversion du pécheur*, est de lui inspirer le dégoût de ce qui n'est pas Dieu, et où l'homme tâchait de divertir sa tristesse ; de sorte qu'il éprouve sa condition comme étant de pénitence en effet. Dieu peut se manifester ensuite en inspirant le goût de sa présence directe : « Joie, joie, pleurs de joie », avant de rendre l'homme à la pénitence, cet éloignement de Dieu éprouvé non plus seulement comme une peine, mais comme l'effet d'une faute, par la participation à la faute d'Adam : « Je m'en suis séparé. » Et cependant, la vision de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers, accablé intérieurement par la vue de nos péchés, inspire à Pascal ce cri : « Que je n'en sois jamais séparé » : « Que je ne sois jamais séparé de Jésus-Christ souffrant » qui, « plus abominable que moi, dit Pascal au Mystère de Jésus, se tient honoré que j'aïlle à lui et le secoure » dans les œuvres de pénitence qu'il déploya auprès des pauvres.

## 2.44 Prédication sur le silence, 6 mars 2024

A proportion peut-être qu'il s'éprouve bruyant et bavard, notre siècle se prend de passion pour le silence des monastères. « Saintes demeures du silence » : c'est ainsi que le jeune Racine désignait Port-Royal des Champs. Pascal sans doute éprouva la puissance de son silence en janvier 1655, lors de la retraite qui succéda à sa deuxième conversion : « On n'entend les prophéties, écrit-il, que quand on voit les choses arrivées, ainsi les preuves de la retraite et de la direction, du silence, etc., ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient » (S 751) *Venez et voyez*, dit le Christ dans l'Évangile.

Il y a, pour Pascal, silence et silence : il est un silence dont l'insignifiance

paralyse : « Le silence éternel de ces espaces infinie m’effraie » (S 233) ; un silence muet, en ce qu’il rend muet celui qu’il captive : « ... [il] tremblera à la vue de ces merveilles, et je crois qu’[...] il sera plus disposé à les contempler en silence qu’à les rechercher avec présomption. » (S 230). Mais il est un autre silence qui ne jette pas l’homme dans ce muet vertige, mais le ressaisit au contraire sur l’abîme des deux infinis. Ce silence est la condition d’une « conversation intérieure », écrit Pascal, dont Dieu est le sujet : « Il faut se tenir en silence autant qu’on peut et ne s’entretenir que de Dieu qu’on sait être la vérité » (S 132)

Car notre Dieu n’est pas silence, comme celui des bouddhistes : il se cache derrière le « silence éternel » des « espaces infinis » ; mais, à ceux qu’éclaire sa grâce, il se déclare Parole, et parole qui fait parler, en ce qu’elle suscite des prophètes dont la voix éclate dans le monde, et qu’importe si ce monde est sourd.

Pascal est de ces prophètes, que la parole oppresse parce qu’elle brûle de se répandre. Son personnage, à la 18e Provinciale, ne peut imiter le silence que Port-Royal observe devant les calomnies que les jésuites publient sur Jansénius : « Je les vois si religieux à se taire que je crains qu’il n’y ait en cela de l’excès. Pour moi, mon Père, je ne crois pas le pouvoir faire. »

L’être de fiction qui écrit dans les *Provinciales* reçoit l’aveu de l’auteur dans les *Pensées* : « Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu’il faut vocation. Mais ce n’est pas des arrêts du Conseil qu’il faut apprendre si on est appelé, c’est de la nécessité de parler. Or après que Rome a parlé et qu’on pense qu’il a condamné la vérité [...] il faut crier d’autant plus haut qu’on est censuré plus injustement et qu’on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu’à ce qu’il vienne un pape qui écoute les deux parties et qui consulte l’antiquité pour faire justice. » (S 746). Or, la force des cris, on le voit, ne se règle pas sur l’heure de cette justice qu’on espère, mais bien sur le témoignage à rendre à la vérité seule.

## 2.45 Prédication sur l’imitation du Christ en son agonie, 20 mars 2024

Pascal s’attache à contempler le mystère de Jésus dans son agonie, en ce qu’il a d’inimitable au reste des humains. L’accablement d’esprit où Jésus s’est alors trouvé, rejaillissant au dehors en sueur de sang, est directement rapporté à l’Incarnation du Fils Unique. « Jésus souffre dans sa Passion les tourments que lui font les hommes. Mais dans l’agonie il souffre les tourments qu’il se donne à lui-même. [...] C’est un supplice d’une main non humaine, mais toute-puissante. Et il faut être tout-puissant pour le soutenir. »

Cette destinée de Jésus-Christ est donc impénétrable. Cela se remarque à sa solitude, inaccessible en sa profondeur au reste des humains : « Jésus est seul dans la terre non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache. » « Il souffre cette peine et cet abandon dans l’horreur de la nuit. » Mystère de Jésus, ici tellement singulier qu’il en est incommunicable : c’est ce que déclare

l'invincible sommeil des trois amis pourtant « choisis », dit Pascal, pour être avec lui. Ainsi appartient-il à l'essence du mystère de Jésus que ses plus confidents disciples en soient absents. Mystère de Jésus, impénétrable un temps à Jésus même, tellement, dit Pascal, que Jésus « se fâche » de « les trouve[r] dormants, à cause du péril où ils exposent non lui, mais eux-mêmes » ; et ce n'est qu'à la fin que Jésus admet que l'heure n'est pas encore venue qu'ils reçoivent part du mystère de Jésus : « Jésus les trouvant dormants [...] il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos. »

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Cette parole, demeurée vaine un moment dans la nuit de l'agonie, est donnée comme actuelle à l'éveil de Jésus de la nuit du tombeau. La résurrection de Pâques, dont les disciples recueillirent pour le monde entier les fruits au matin de Pentecôte, va à les ramener au Mont des Oliviers, désormais délivrés du lourd sommeil qui les avait tenu éloignés du mystère de Jésus, et les avait fait manquer à lui porter secours en son excessive détresse. Et c'est ainsi qu'il leur donne d'imiter Jésus, « ne regard[ant] pas en Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et [il] la voit si peu qu'il l'appelle ami. » On peut ainsi mettre en regard ce trait que Pascal distingue chez le Seigneur à ce qu'il écrit lui-même à sa sœur et à son beau-frère pour les exhorter à combattre pour la vérité avec une patience que les oppositions n'ébranlent pas : « si nous souffrons les empêchements avec patience, cela signifie qu'il y a une uniformité d'esprit entre le moteur qui inspire nos passions et celui qui permet les résistances à nos passions ; et comme il est sans doute que c'est Dieu qui permet les unes [les résistances], on a droit d'espérer humblement que c'est Dieu qui produit les autres [les passions]. »

## 2.46 Prédication sur résurrection et eucharistie, 3 avril 2024

Pascal écrit au fragment S 767 des *Pensées*, parlant de Jésus-Christ : « Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église. » Pascal se montre ici fidèle au réalisme eucharistique tel qu'enseigné par saint Thomas (IIIa, q. 82, a. 3-4). Certes, dans l'eucharistie, le mode de présence du corps et du sang du Christ les mettent à couvert de tous les aléas que leur sacrement pourrait subir dans le temps. Mais comme le Christ donne là son corps et son sang en vérité, il les y donne selon leur disposition, en particulier historique. S'agissant de la Cène, « il est manifeste que le corps du Christ était le même, qui s'offrait à la vue des apôtres, et que les Apôtres consommaient sacramentellement, et qui était alors passible et mortel, étant près de souffrir la Passion » (a. 3, *Ad Resp.*) ; de sorte, poursuit Thomas à l'article suivant, que « si l'on avait consacré ou conservé ce sacrement quand son âme était séparée de son corps, l'âme du Christ n'eût pas été présente sous ce sacrement » : on eût donc communie à un corps en état de mort.

Selon cette doctrine, Pascal admettant que le Christ s'est offert en nourriture aux disciples d'Emmaüs, ces derniers ont communie à un corps vivant de la vie de la gloire, et les fidèles de l'Église communient aujourd'hui à son corps exalté dans cette même gloire, l'Ascension étant le mystère qui parachève la destinée personnelle de Jésus-Christ.

Mais cette doctrine doit être articulée à cet autre trait, que Thomas cite dans des vers qui avaient cours en son temps : « Le Christ en son hostie nulle plaie ne reçoit/Mais peut-être en son cœur quelque douleur conçoit »<sup>2</sup>. Il est maître désormais, de par son Ascension, du temps et de l'histoire, et de sa propre histoire. Il peut rendre présents à notre histoire les traits qu'il a vécus dans la sienne propre : les traits heureux, mais aussi, les traits douloureux, s'il est vrai que cela est nécessaire à notre salut, afin de passer, avec lui de la mort à la vie.

En vertu de ce mystère, Pascal peut déclarer : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Le chrétien peut aujourd'hui se rendre présent au Christ en agonie, à quoi le sommeil fit manquer les plus grands apôtres : Pierre, Jacques et Jean. Il le peut par la présence du Christ aux plus petits qui sont ses frères. Mais cette présence sans doute a son principe dans la sainte eucharistie, puisqu'il y demeure en vérité. Il n'est pas indifférent qu'au même fragment S 767 des *Pensées*, immédiatement avant le trait cité, se rencontre cet autre : « Il me semble que Jésus-Christ ne laissa toucher que ses plaies après sa résurrection. *Noli me tangere*. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances. »

## 2.47 Prédication sur l'imputabilité du péché, 1er mai 2024

« Nous soutenons donc, dit le jésuite de la IVe Provinciale, comme un principe indubitable, *qu'une action ne peut être imputée à péché, si Dieu ne nous donne, avant que de la commettre, la connaissance du mal qui y est, et une inspiration qui nous excite à l'éviter*. » À l'objection de Montalte, qu'à ce compte, des gens de sa connaissance, « dont la vie est dans une recherche continuelle de toutes sortes de plaisirs, dont jamais le moindre remords n'a interrompu le cours » ; que de telles gens dis-je, seront les plus exempts de péchés, car ne pensant jamais à Dieu, le jésuite réplique que l'expérience le trompe, parce que, dit-il, « Dieu n'a jamais laisser pécher un homme sans lui donner auparavant la vue du mal qu'il va faire, et le désir, ou d'éviter le péché, ou du moins d'implorer son assistance pour le pouvoir éviter : et il n'y a que les Jansénistes qui disent le contraire. »

Ce peut être là un aspect de cette grâce suffisante que les jésuites professent que Dieu donne à tous. Leur doctrine est bien propre à servir leur politique, et à les faire bien recevoir partout. Ils mettent leur Dieu à couvert du grief qui frappe le Dieu des jansénistes, qui ne départit qu'à quelques un la grâce efficace

---

2. *Pyxide servato poteris sociare dolorem inatum, sed non illatus convenit illi*. (IIIa, q. 82, a. 3, Ad Resp.)

et la persévérance. Ils se rendent aimables à leurs puissants pénitents, dont ils mettent la conscience en repos en multipliant les conditions à l'imputabilité de leurs péchés. Ils ont enfin de quoi répondre aux dévots jaloux des droits de Dieu, en rejetant la faute sur l'homme obstiné à pécher malgré la grâce.

Notre siècle hérite des pensées qui se firent jour en ce temps-là. Dieu achevant de se convertir à l'égalité démocratique, nous sommes bien près de passer de la grâce pour tous à la gloire pour tous, tant court l'idée que l'enfer sera vide. En outre, un des principes fondamentaux de l'enseignement catholique de la morale, est aujourd'hui la différence entre faute et péché. Il ne serait pertinent de parler de péché que pour ceux que la foi éclaire, et qui savent ainsi offenser Dieu. Pour les autres, l'ignorance de la loi divine ne les rendrait pas justifiables au même titre du tribunal de Dieu. C'est ainsi qu'on évite aujourd'hui dans les chaires d'enseigner certains points de la morale, crainte de produire des pécheurs.

Pascal a alerté dès leur naissance contre ces nouveautés et les périls où elles engagent la foi. Il n'y a pas que « les Jansénistes qui disent le contraire », car c'est aussi la pensée de Thomas. Pour ce docteur, le péché consiste en un acte volontaire désordonné. La volonté se porte directement vers l'objet qu'elle préfère, et ce choix se trouve contraire à la loi divine. La *conversio ad objectum* est première et essentielle pour constituer le péché, tandis que l'*aversio a Deo*, l'avertance au péché comme péché, est accidentelle. Le pécheur ne brave pas Dieu : sa conduite manifeste qu'il l'a oublié. Pascal relève la vérité de l'antique doctrine des mœurs. Il nous avertit que l'oubli de Dieu, loin d'être une excuse, est le danger qui nous guette dans toutes nos œuvres.

## 2.48 Prédication sur la fin de la vie chrétienne, 29 mai 2024

« Le serviteur ne sait ce que le maître fait, car le maître lui dit seulement l'action, et non la fin. Et c'est pourquoi il s'y assujettit servilement et pèche souvent contre la fin. Mais Jésus-Christ nous a dit la fin. Et vous détruisez cette fin. » (S 764)

Ces lignes de Pascal sont désormais recueillies dans les *Pensées*. Les avait-il d'abord destinées pour figurer dans une des lettres où Montalte, cessant de correspondre avec le provincial, apostrophe directement les jésuites sur leur morale ? Puisqu'elles ne furent pas publiées, nous préférons penser que Pascal ne porte pas ici le masque de Montalte, mais qu'il épanche lui-même son cœur devant Dieu, comme le roi David dans le psaume 118 que Pascal aimait tant : *J'ai vu, Seigneur, les prévaricateurs de vos ordonnances, et je séchais de douleur, parce qu'ils n'ont point gardé vos paroles.*

« Et vous détruisez cette fin », écrit Pascal, sans désigner cette fin, comme s'il en avait lui-même l'esprit tout rempli, et qu'elle était trop sainte pour être nommée ailleurs que dans l'évangile. Pascal ne quitte pas la nuit du mémorial où le Seigneur lui fit entendre son évangile, en saint Jean : *Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-*

*Christ.* Ceux qu'il destine à cette connaissance reçoivent d'ores et déjà le titre d'amis, selon cette amitié qui est la véritable fin de la vie chrétienne.

*Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande*, dit encore le Christ dans ce même évangile. L'amitié de Dieu est indissolublement liée à une pratique ou, comme le dit ici Pascal, à une « action » qui serait servile hors cette amitié.

Ces vues pascaliennes vont contre celles dont on est aujourd'hui prévenu au sujet du Dieu de Port-Royal. Celles-ci sans doute ont quelque fondement. Dieu est véritablement « ... cet être universel qu'on a irrité tant de fois et qui peut vous perdre légitimement à toute heure » et « [de qui] on n' a mérité que sa disgrâce » (S 410). Pourtant, il est non moins véritablement le même qui dit en Jésus-Christ : « Je te suis plus ami que tel ou tel. » (S 751). :

L'œuvre des jésuites ne va qu'à la « dispense de l'obligation [d'aimer] Dieu », selon la 10e Provinciale, citant de leurs propres ouvrages. Ainsi « détruisent-ils la fin » : l' amitié avec Dieu. Par là, ils font déchoir le chrétien de la condition d'ami à celle d'esclave ; et toute la libération qu'ils lui procurent, selon cet humanisme tant vanté, est à adoucir les conditions de l'esclavage par l'octroi de ces dispenses dont ils se rendent les maîtres complaisants, pour recevoir les applaudissements du monde. Pascal n'en a que faire, lui à qui Dieu a découvert cette fin comme la perle de grand prix de l'évangile, digne qu'on renonce à tout pour elle.

## 2.49 Prédication sur la vraie naissance, 19 juin 2024

Ce jour de la naissance de Pascal nous était certes désigné pour remercier Dieu des bénédictions qu'il a daigné répandre sur notre œuvre durant les cinq ans qu'elle existe. Mais, de même que saint Louis signait Louis de Poissy plutôt que Louis de France, pour ce que, baptisé dans cette ville, il y naquit au royaume des cieux, où il est plus doux et glorieux d'être sujet que de régner ici-bas ; de même, pour Pascal, la naissance au jour visible n'est qu'un degré nécessaire pour naître au jour invisible de Dieu, de sorte qu'avec Jacqueline, il se plaît à rappeler à Gilberte dans leur lettre du 1er avril 1648 le souhait de M. de Saint-Cyran, que l'on désignât le baptême comme le « commencement de la vie » ; de sorte qu'il eût été assez dans l'esprit de celui que nous vénérons que nous nous fussions réunis le 27 juin, la date portée dans son acte de baptême à Clermont.

Cette vie divine et véritable, à lui communiquée dans le baptême, Pascal n'en rapporte pas l'origine à la déité absolue, mais au Fils éternel incarné en Jésus-Christ, « celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités » écrit-il dans la Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. Jésus-Christ, donc, est son père, et la vie baptismale qu'il tient de ce père prend source conjointement au Mont des oliviers et au Mont Golgotha : au Mont des Oliviers, où Jésus expia en son âme les iniquités du genre humain ; au

Mont Golgotha, où il les expia dans son corps.

La prière que notre société s'est donnée et qu'elle aime à prononcer au lieu où Pascal repose s'adresse au Seigneur en ces termes : « Seigneur, vous n'avez rien du menteur. Vous n'êtes pas le Père du mensonge, mais le Père de la Vérité, c'est-à-dire, le Père du Christ. » La vérité : voilà bien en effet pour Pascal la note propre de cette vie que le chrétien reçoit à son tour de Jésus comme de son Père. Cette vie de Vérité gagna d'abord chez Pascal l'ordre propre aux esprits : dans les mathématiques, d'abord, dont les objets sont connaturels à l'esprit, de sorte que l'esprit n'y doit user que d'attention pour se garder contre l'erreur ; dans la physique, ensuite, où l'esprit raisonnant sur la matière, il est davantage exposé à l'erreur, qui était alors générale touchant le vide, et que Pascal combattit contre les philosophes et savants ; l'esprit ne peut s'y garantir contre l'erreur que s'il condescend à s'affronter au règne visible et sensible par le moyen de l'expérience, dont Pascal détermina les règles.

Mais la vie de Vérité réservait Pascal pour de plus rudes guerres ; non plus celles où se divise l'ordre des esprits, mais celles qui agitent alors l'ordre des cœurs. Les fils de la Vérité n'ont plus seulement à lutter contre l'erreur, mais contre le mensonge. Car l'erreur y est, de soi, aisée à dissiper : s'agissant des vérités qui regardent la foi, et qui se sont déclarées au cours de l'histoire de l'Église, la Préface à un *Traité du vide* rappelle qu'il ne s'agit que d'ouvrir les livres : ainsi suffirait-il d'ouvrir celui de Jansénius, pour reconnaître de bonne foi sa conformité à la doctrine d'Augustin, le docteur de l'Église latine. Mais non : la Vérité éternelle a pris chair en Jésus ; elle y a pris corps, et l'Église est ce corps ici-bas. La Vérité éternelle est, par-là, historique : « L'histoire de l'Église, écrit Pascal dans les Pensées, doit être proprement appelée l'histoire de la vérité » (S 641). Et cette histoire est sinon militaire, du moins militante, contre un mensonge qui ne rougit pas de dénoncer infidèles quant à la foi à la Présence réelle les filles de Port-Royal dont les nuits se passent à l'adorer.

Mais la Vérité, devenue historique, ne laisse pas d'être éternelle. « Elle subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis » dit la XIIIe Provinciale. Ainsi l'histoire de la vérité sera-t-elle consommée dans son éternité. Telle est l'espérance qui animait Pascal, dans ces luttes où il prit tant de part, en faveur aussi de ceux qui souffraient avec lui, et qui le porta même à la fin, après le temps des *Provinciales*, non plus seulement à s'élever contre le mensonge, mais à ramener encore à la Vérité ses enfants qu'on croyait perdus pour elle. Même s'il est d'usage d'opposer la morale des jansénistes à celle des héros du grand Corneille, que Pascal et les siens fréquentèrent à Rouen, quelque chose de leur générosité se laisse observer dans ce fils de la Vérité. Une âme est toujours assez bien née quand elle est née du sang de Jésus-Christ dont la vertu lui fut communiquée au baptême. Aussi est-elle toujours prête pour signaler sa valeur, et devant le monde, et devant l'Église, parce qu'elle combat d'abord en présence de Dieu seul et de ses anges.

## 2.50 Prédication sur l'orgueil et la concupiscence, mercredi 11 VIIbre 2024

Voici comme dans les *Pensées* (S 182), la sagesse divine s'adresse aux humains : « Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu [et] la concupiscence, qui vous attache à la terre », c'est-à-dire, dit un autre fragment (S 653), « aux plaisirs terrestres ».

Les deux maladies cependant ne sont pas égales. L'orgueil, sans doute, est la plus funeste. N'est-ce pas parce qu'Adam, riche des dons de Dieu, s'est élevé en soi-même et s'est soustrait à Dieu, que l'humanité, déchue des dons de Dieu, incline aujourd'hui vers la terre ? La sagesse divine poursuit ainsi : « L'homme n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même et indépendant de mon secours. [...] Alors] je l'ai abandonné à lui [...] Les sens indépendants de la raison et souvent maîtres de la raison l'ont emporté à la recherche des plaisirs. [Ainsi les hommes aujourd'hui sont-ils] plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence qui est devenue leur seconde nature. »

Dieu qui là s'irrite est toujours Père. Sa miséricorde domine jusque dans le châtement voulu par sa justice. La concupiscence à quoi la nature humaine est désormais assujettie fut un moyen d'ôter sa pâture à un orgueil funeste à l'homme, et d'humilier la nature pour que Jésus-Christ seul la pût relever.

Cette grâce nouvelle, différente de celle d'Adam, est en effet nécessaire. On pourrait penser que l'homme naissant désormais à une nature concupiscente serait du moins garanti contre l'orgueil. Or l'expérience nous instruit du contraire. Le premier ordre, l'ordre des corps, où il est indigne qu'une créature spirituelle mette sa gloire, compte pourtant des « grands de chair » (S 339). Le deuxième ordre, en revanche, a pour principe cette intelligence par quoi l'homme est homme et objectivement élevé au-dessus du reste de l'univers visible, qu'il est capable ainsi de penser. La grandeur des « grands génies », dont parle Pascal, serait-elle donc plus authentique, parce que proportionnée à ce qu'est l'homme ? Et cependant, la gloire véritable de connaître souvent touche moins les gens d'esprit que la fausse gloire d'être connu : « les philosophes mêmes [...] veulent [des admirateurs], et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de [les] avoir lus, et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie... » (S 520).

Montaigne, qui peint l'homme faible et concupiscent, cède lui-même, dans son livre, au « sot projet de se peindre » (S 644). Ainsi les deux maladies de l'homme, loin de s'exclure l'une l'autre, conviennent-elles dans l'amour-propre, où Pascal dénonce un refus de la grâce divine. À qui estime que l'homme est trop bas pour que Dieu s'unisse à lui, il déclare : « je voudrais savoir d'où cet animal qui se reconnaît si faible a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère » (S 182).

On avoue sans peine la bassesse de l'homme en général ; mais on répugne à l'avouer pour soi-même : « il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir » ( 743). Ainsi la racine



du mal est-elle dans l'aversion pour la vérité. Elle est si profonde dans le cœur qu'il n'en peut être guéri que la Vérité en personne n'y descende plus profond encore.

## 2.51 Prédication sur l'ange et l'homme, mercredi 28 VIIbre 2024

Le mois de septembre comme le mois des anges, et de Marie comme reine des anges, nous engage à consulter Pascal, comme en ayant rendu le thème fameux quand, s'inspirant de Montaigne, il écrivait dans les *Pensées* que « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête » (S 557).

Pascal n'envisage pas qu'on veuille d'abord faire la bête. Adam pêcha d'abord par orgueil, et fut ensuite livré à la concupiscence. Nous pêchons tous en Adam, c'est-à-dire que nous avons, comme lui cette inclination à pêcher en ange, c'est-à-dire à nous élever nous-mêmes au-dessus de notre nature.

L'homme médiéval, pour qui toute connaissance procède des sens, était un peu retenu de pêcher en ange. Il tenait pour évident que son intelligence n'avait rien d'angélique, en ce qu'elle dépendait du corps pour recevoir en soi les objets à connaître. Mais l'homme moderne dit avec Descartes : « 'je suis une chose qui pense, une substance dont toute l'essence n'est que de penser », ce qui est proprement la définition de l'ange. Je serais donc esprit, plutôt que corps et âme. J'ai un corps, mais cette substance étendue que je possède ne serait pas véritablement moi. Aussi, pour être soi, il conviendrait qu'on vive exclusivement selon l'esprit.

Molière, dans les *Femmes savantes*, a raillé à bon droit cette maxime : « Mais nous établissons une espèce d'amour/qui doit être épuré comme l'astre du jour./ La substance qui pense y peut être reçue,/Mais nous en bannissons la substance étendue. » L'expérience, relève Pascal, enseigne que cette maxime n'est pas tenable : « Cet homme né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régler tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre » (S 453).

Immatériel, l'esprit est infatigable. Le corps se rappelle à lui, comme instrument matériel et, par là, fatigable. Mais, dans cette chasse, il y a plus assurément que le nécessaire délassément à procurer à la substance étendue. Elle est le divertissement où l'âme même s'abandonne, dans le dépit qu'elle sent de n'être pas qu'esprit : faute de remplir les ambitions de son orgueil angélique, elle tâche à s'ensevelir dans les plaisirs terrestres, ceux de la concupiscence.

Pascal remarque la disproportion de l'homme à l'égard de l'un et l'autre infini de l'univers visible. L'homme cependant demeure grand par son esprit, puisque, incapable de connaître aucun des infinis, il est du moins capable de les penser, et de penser l'univers. « Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends » (S 145). Mais cette grandeur propre au roseau pensant vacille elle-même, devant cette autre disproportion de la pensée

humaine elle-même, tant avec les bêtes sans intelligence, qu'avec les anges, qui ne sont qu'intelligence ; dans l'impuissance où l'âme se trouve aussi de tenir le milieu qui lui est propre, agitée qu'elle est des mouvements contraires de l'orgueil et de la concupiscence, du péché en ange et du péché en bête.

C'est pour le salut de l'âme que Dieu permet en elle ce partage, que Pascal se plaît à lui représenter pour mieux lui désigner Jésus-Christ comme son Sauveur. En Jésus-Christ, le Fils de Dieu s'est abaissé, dans notre humanité, au dessous des anges par son incarnation, et plus encore dans sa Passion, pour à la fin porter cette même humanité au-dessus des anges : et cela, dans le corps où il nous fait entrer par le baptême et qu'il nous donne en nourriture : ce corps devenu bien plus que la substance étendue dont le désignent les philosophes.

## 2.52 Prédication sur la joie, mercredi 9 VIIIBre 2024

Le mois d'octobre est celui du rosaire, qui partage la vie de Jésus-Christ en mystères joyeux, douloureux et glorieux : c'est signaler que la joie est non seulement au commencement, mais au principe de sa vie. Elle lui permit de traverser les heures douloureuses, avant que son humanité et celle de sa Mère ne soient élevées jusqu'à la plénitude de la gloire divine.

Aussi se propose-t-on de considérer la joie chez Pascal. Pascal convient, avec la Lettre aux Romains, que « Dieu a représenté les choses invisibles dans les visibles ». Mais cette pensée, qu'avec Jacqueline il marque à Gilberte dans la lettre du 1er avril 1648, qui fait des réalités sensibles comme une image sacramentelle des spirituelles, ne se marque plus guère dans la suite de ses écrits. Les réalités sensibles n'y sont plus des images, mais des voiles qui dérobent à nos regards les réalités spirituelles. Et si le propre d'un sacrement est de causer ce qu'il signifie, alors la joie sensible est comme un contre sacrement, propre à la fin à précipiter l'âme dans les tourments de l'enfer : « Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. » écrit-il à Charlotte de Roannez le 26 octobre 1656.

Pour le chrétien qui s'y abandonne, la joie qui a pour terme ce monde qui passe n'est pas seulement funeste, par la perte des biens spirituels. Elle est « criminelle », dit Pascal dans la « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies » (fin du n°XII), parce qu'elle conspire avec « le monde que je connais véritablement avoir été le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon père », Jésus-Christ.

C'est que Jésus-Christ est venu dans ce monde pour combattre le monde, afin de se donner, lui, comme terme souverain de notre joie, sans partage possible avec la joie du monde. Dieu, il est venu « rempli[r] [l'âme] d'humilité, de joie, de confiance, d'amour » (S 690). Joie où l'âme ne s'exalte ni ne s'élève en soi, comme dans la joie du monde, mais s'abaisse en Dieu pour être relevée par lui, dans la confiance en lui, et dans l'amour de lui. « Le Dieu des chrétiens » est un Dieu jaloux, « qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son

repos est en lui, qu'elle n'aura d'autre joie qu'à l'aimer » (699).

On sait par expérience que les joies du monde sont fugitives. Mais le sentiment de la joie que le chrétien trouve ici bas dans son Dieu l'est encore davantage. « Joie, joie et pleurs de joie » dont la « certitude » et le « sentiment » n'ont pas duré tout le temps des deux heures de la « nuit de feu », puisque interrompus par le cri de remords d'un crime épouvantable : « Jésus-Christ. Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié » (S 742).

Il est cependant possible de demeurer ici-bas dans cette joie de Dieu, à condition que l'on consente au régime propre à la grâce de Jésus-Christ, qui conditionne la joie de Dieu à la crainte de le perdre parce qu'on aura mis sa joie dans les choses du monde. C'est ce qui règle la réception du sacrement de pénitence : « Une personne me disait un jour qu'il avait une grande joie et confiance en sortant de confession. L'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. » (S 590). Pascal écrit encore dans la lettre déjà citée à Charlotte de Roannez : « [Tandis que] les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse [...] nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui modère notre joie ; et selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. »

## 2.53 Prédication sur les âmes du purgatoire, mercredi 27 IXbre 2024

Ce mois est de la prière pour les âmes du purgatoire. La première mention de ce mystère chez Pascal est dans la Lettre sur la mort de son père Étienne, du 17 octobre 1651, à sa sœur et à son beau-frère. Il les veut consoler dans l'excès de leur chagrin, qu'il avoue être naturel, s'agissant d'un si bon père. Mais ces consolations n'empruntent rien à la nature. « Il n'y a de consolation que dans la vérité », leur écrit-il (p. 314, éd. Plazenet-Lyraud). Et l'on voit, en lisant la lettre, que cette vérité ne doit rien à l'opinion, philosophiquement fondée, que l'âme serait immortelle : elle se tire tout entière de l'Évangile, et du mystère de Jésus-Christ, mort et ressuscité. L'événement retentit depuis lors sur la condition humaine. La mort, expose Pascal, ne doit plus être regardée comme un fait de nature, mais la manière par quoi Dieu associe l'homme au mystère de son Fils. Cette vérité mystérieuse combat l'évidence de la sensibilité et des sentiments. Cette vérité est joyeuse, et sa joie surnaturelle est propre à dominer sur l'affliction sensible : « Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggère. Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant. »

Cette joie domine dans la lettre : à peine est-elle traversée de la pensée qu'Étienne se trouve en purgatoire, quoique il ait eu, dit Pascal, « une fin si chrétienne, si heureuse, si sainte et si souhaitable qu'ôté les personnes intéressées par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive réjouir

» (p. 313). « Il n'y a rien qui puisse modérer [notre joie], sinon la crainte qu'il ne languisse pour quelque temps dans les peines destinées à purger les péchés de cette vie ; et c'est pour fléchir la colère de Dieu. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines » (p. 322). Mais en réalité, Pascal oublie bientôt ses craintes pour l'âme de son père. Il enseigne, comme charité envers les morts, à pratiquer « les saints avis qu'ils nous ont donnés » (p. 323). Mais on s'avise bientôt qu'il vise surtout la consolation des vivants en qui Étienne sera présent par ses vertus par eux cultivées : « Faisons-le donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il nous semble qu'il vit encore » (*ibid.*). Ainsi cette œuvre, accomplie en faveur des morts, tourne-t-elle en réalité au bénéfice des vivants.

Ce n'est que dans le fort de la maladie que sera donné plus tard à Pascal le sentiment de l'étendue des peines du purgatoire. Dans la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, cet état est éprouvé par lui comme « une espèce de mort ». La mort consiste ici à être « séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements » (p. 1771) ; et donc sans être encore attaché et uni à Dieu lui-même pour l'éprouver comme un père plutôt que comme un juge redoutable.

Ainsi la vivification de l'âme par son « uni[on] au souverain vivant » n'est-il pas dominante en cette âme. Pascal saisit le sort de cette âme à travers sa condition chrétienne, frappée d'incertitude quant au salut. Il écrit ainsi dans les *Pensées* : « La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du Jugement » (S 752). Mais cette pauvreté chrétienne, incertaine de soi, est la condition pour tout espérer de la miséricorde de Dieu. Or celle-ci se manifeste, dit Pascal, nous l'avons entendu, et « souverainement » par « les prières et les sacrifices » que les vivants ont soin d'élever jusqu'à Dieu en faveur des défunts.

## 2.54 Prédication sur « le monde ordinaire », mercredi 15 janvier 2025

« Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer » (S 659). La suite du fragment des *Pensées* enseigne que ce monde ordinaire se manifeste aussi en pouvoir d'empêcher qu'on ne songe et pense par soi-même. Le monde ordinaire manifeste son pouvoir par les éducateurs qui le font se perpétuer grâce à cet évitement de songer : « Ne pensez point aux passages du Messie », disait le Juif à son fils.

Le propos de Pascal n'est pas à s'élever contre ce conformisme du monde ordinaire, qui est le train sur quoi reposent les sociétés humaines. Aussi peut-on le dire « ordinaire » précisément parce qu'il est fauteur d'ordre, par quoi il est non seulement un fait, mais un bienfait, quand cet ordre est un ordre chrétien. Car la société chrétienne ne se perpétue pas autrement que celle des Juifs : « Ainsi font les nôtres souvent », poursuit Pascal : les pères chrétiens font comme les pères juifs. Il est vrai que l'erreur s'empare aussi de ce fonctionnement pour se perpétuer : « Ainsi se conservent les fausses religions. » Mais, encore un coup,

c'est ce qui assure la pérennité de la chrétienté : « Ainsi se conserve la vraie religion même, à l'égard de beaucoup de gens. »

Par la coutume, donc, la société chrétienne incline la créance de ses enfants vers la vraie foi. Cette coutume est bonne, dans la mesure où elle ne ferme pas le cœur aux inspirations divines, mais au contraire les y dispose. Mais Pascal constate qu'il est des enfants de la chrétienté qui se dérobent, on ne sait pourquoi, à cette inclination coutumière de la créance : « Mais il y en a, écrit-il, qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides. »

C'est à ces personnes, qui n'étaient pas alors fort nombreuses en regard de la masse des chrétiens ; c'est à ces personnes-là donc que Pascal désirait s'adresser en des « discours solides », afin de les retenir sur la pente où d'eux-mêmes ils inclinaient.

Pascal éclaire prophétiquement par ces lignes le devenir de nos sociétés chrétiennes depuis son époque. Ces gens, « qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend » : ces gens dont Pascal manifeste l'existence, alors que la chrétienté de son temps aurait voulu sans doute la cacher ; ces gens, donc, les philosophes les désigneront, au siècle suivant, en modèles et en exemples. La Révolution, qui s'autorise des philosophes, érigeria ce modèle comme principe et fin de la nouvelle société désormais fondée sur les droits de l'homme individuel et autonome.

Pascal nous permet, je crois, de penser le paradoxe qui gît au cœur de nos sociétés libérales. L'individu, censé penser par soi-même, libre des vues imposées par le « monde ordinaire » et coutumier, devient lui-même principe d'un nouveau « monde ordinaire », d'une société qui interdit de fait à ses membres de songer, et qui fonctionne ainsi comme une religion : professant des valeurs qu'elles donne pour immanentes à l'individu humain, et qui seraient, par là, indisponibles à tout libre examen.

La société libérale se découvre ainsi religieuse, et mettant tout en usage pour perpétuer l'établissement de sa fausse religion en ses enfants, à qui elle défend de songer. Mais, comme tout « monde ordinaire », elle oublie qu'il en est qui « n'ont pas le pouvoir de s'empêcher de songer, et qui songent d'autant plus qu'on le leur défend. » C'est ainsi que, par une ruse de l'histoire que la providence conduit, le principe des sociétés libérales se retourne contre elle, en faveur de la vraie religion, et de cet Evangile dont les *Pensées* publient la vérité en des « discours solides ». Tâchons d'en témoigner.

## 2.55 Prédication sur Dieu « auteur de l'ordre des éléments », mercredi 5 mars 2025

« Le seul qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être malheureux ? » (S 690). C'est l'homme, bien sûr, que Pascal désigne comme le sujet de cette question. L'homme qu'il voit naître en son siècle est l'homme du nôtre,

plutôt que celui des siècles passés, qui disait avec Virgile : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* : « heureux qui peut connaître les principes de la nature. . . » *que metus omnes et inexorabile fatum subjecit pedibus* : « il foule aux pieds la peur d'un destin inexorable. »

Pascal a défini, non les principes de la nature, mais les principes de la connaissance de la nature : le raisonnement et l'expérience par quoi l'homme soumet la nature aux conditions fixées par lui et la force à répondre aux questions que lui-même s'avise de lui poser. Il donne ainsi à l'humanité, par ses membres savants, les clefs par où dominer l'univers et s'échapper du gouffre où l'univers l'engloutit en sa nature corporelle : « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends » (S 145). Et cependant, parvenue soi-même à ce faite d'où elle domine l'univers, la pensée humaine titube, comme enivrée de l'empire qu'elle vient de prendre. Elle ne se maintient plus en son propre sommet, qui est la raison. Elle descend ainsi elle-même les degrés de ses propres facultés, jusqu'à cette imagination où l'esprit tient à ce corps par quoi l'esprit est faible : « Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses » (S 230). C'est ainsi que l'opération de concevoir, que Descartes réserve à l'entendement, est ici rapportée à l'imagination, qui tient donc désormais lieu de raison. De l'imagination, la pensée descend encore, jusqu'à la sensibilité et au siège des émotions et des passions : « Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée » (ibid.).

Pascal met un nom sur cette émotion où la pensée est descendue et dont elle est saisie : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » (S 233). La nature lui découvre des « merveilles », mais non point pour son émerveillement : « Qui se considérera de la sorte tremblera à la vue de ces merveilles » (S 230). La toute-puissance de Dieu s'y rend « sensible ». Et si les effets de cette toute-puissance dans l'univers nous effraient à ce point, que sera notre frayeur devant sa source ? Le Dieu, dont la pensée naît à l'occasion de la science moderne ; ce Dieu n'a rien d'aimable à l'homme. Le rédacteur du fragment « Disproportion de l'homme » n'y arrête pas d'ailleurs sa pensée, de même que l'homme d'aujourd'hui. Certes, cet homme « ne foule pas aux pieds les terreurs d'un destin inexorable ».

« Le seul qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être malheureux ? » À cette question, il est répondu « non » par tout le recueil des *Pensées*. La mélancolie à quoi l'homme moderne se trouve engagé par sa dévotion à sa propre science ; cette mélancolie, que creuse d'abord la lecture des *Pensées*, dispose le lecteur pour le Dieu de Jésus-Christ. Dieu dont on ne rencontre pas la pensée au hasard de recherches physiques, mais qui vient lui-même à l'homme à l'appel de son cri muet : « Le Dieu des chrétiens n'est pas simplement auteur [...] de l'ordre des éléments [...] [II] est un Dieu d'amour et de consolation ; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède ; c'est un Dieu qui lui fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie » (S 690).

Le carême nous est donné par l'Église de Jésus-Christ pour nous faire descendre dans notre misère, dans l'espérance que s'y déclarera pour nous cette « miséricorde infinie ».

## 2.56 Prédication sur saint Joseph, 19 mars 2025

Le hasard nous réunit en la fête de saint Joseph. Pascal en fait naturellement mention dans l' *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, mais sans commentaire. Il figure à un seul endroit du recueil des Pensées, mais marqué d'une admiration qui dit la dévotion de Pascal pour ce saint : « Saint Joseph, si intérieur dans une Loi tout extérieure. »

Je n'ai pas cru devoir tenir compte de la note de la récente édition du 4e centenaire dans « Bouquin », affirmant que « Pascal fait référence ici au patriarche Joseph et non au père de Jésus » et renvoyant au fragment S 474, désignant Joseph, fils de Jacob, comme une figure du Christ par ses tribulations suivies de tant de gloire, dont il se sert pour procurer le salut à ses frères qui l'avaient rejeté. Mais ce personnage de la Genèse n'avait pas de « Loi extérieure » à observer : celle-ci ne sera donnée à Moïse que bien des années plus tard.

D'autre part, ce trait sur saint Joseph est très éloigné de la notion de figure. La figure est un trait de l'Ancien Testament qui s'accomplit dans le Nouveau, manifestant ainsi la vérité de l'Évangile de Jésus-Christ. Pascal l'invoque auprès de son lecteur, pour que celui-ci se demande si la religion chrétienne ne serait pas vraie. Mais la pensée sur saint Joseph, Pascal ne la destine à nul qu'à soi-même. Elle apparaît presque au terme du célèbre fragment S 751, longtemps publié à la suite du fragment S 749, « Mystère de Jésus ». Le fragment S 751 fait en effet entendre la voix de Jésus s'adressant à Pascal, et l'on pénètre ainsi dans l'intimité d'une âme avec le Dieu fait homme.

Il y a donc lieu de penser que saint Joseph est cité comme ayant eu part à cette sorte d'intimité ; part si éminente, qu'elle le désigne comme l'homme intérieur par excellence, parce qu'admis au cœur du mystère de Jésus.

Ce ne fut que par étapes que la tradition chrétienne vit en saint Joseph cet homme intérieur dont parle Pascal. On put n'y voir guère d'abord que l'homme des dehors au contraire, nécessaire pour ménager devant les hommes la réputation de la Sainte Vierge et de son Fils, donné dès lors comme le fils de Joseph.

Mais au-delà de cette nécessité, Joseph figure aussi comme le zéléteur de la Loi extérieure. Il s'y soumet tellement qu'on pourrait douter qu'il eût la parfaite intelligence intérieure du mystère à quoi il lui est donné part. Marie est d'accord avec lui en cela, elle qui se présente aux rites de la purification, alors même que la naissance de son Fils n'a pas altéré sa virginité. De même, Joseph va au temple faire circoncire Jésus, alors que, note Jansénius, ce soin s'accomplissait ordinairement désormais dans les maisons des particuliers. Mais Joseph et Marie étant alors loin de chez eux, ils entendaient publier que le temple de Dieu était la vraie demeure de leur Fils, et la leur. Surtout, Joseph se rend aussi au temple pour racheter à Dieu son fils premier-né, et le droit de l'avoir chez soi. Il entend se soumettre, sur ce point aussi, à la Loi extérieure, alors qu'il tient dans ses bras son Législateur ; il rachète le Rédempteur du monde et le sien propre ; et cela, note encore Jansénius, alors que cette cérémonie, certes prévue dans la Loi, n'avait rien d'obligatoire.

Ainsi Joseph porte-t-il à son comble la contrariété entre des rites extérieurs et généraux et le mystère singulier de Jésus. N'aurait-il pas été plus convenable,

dès lors, qu'il y dérobât Jésus et Marie ?

Mais il n'eût alors été qu'un « demi-habile », analogue à ceux qui refusent de s'assujettir aux lois qui ont cours dans les États, sur ce que leur fondement n'a nulle justice substantielle, mais a la seule violence pour origine. Mais Joseph est un « chrétien parfait », qui ne s'assujettit aux formalités que parce qu'il distingue les raisons ultimes des effets. Il importait que le Rédempteur fût racheté, et unît ainsi jusque là sa condition à la nôtre. Joseph se plie à des formalités extérieures, parce que cela publie l'état d'une humanité qui, faite pour vivre selon l'esprit, se trouve assujettie pour l'heure aux créatures. Il sait que Dieu voulut descendre, en Jésus, jusqu'à cette misère pour en retirer l'homme.

« Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure », est-il dit à la suite de ce trait sur saint Joseph, « si intérieur dans une loi tout extérieure. » On saisit là combien Joseph est animé de l'Esprit de son Fils, qui déclare *n'être pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir*. « Joseph, si intérieur dans une Loi tout extérieure » : c'est-à-dire qu'il habite la Loi comme sa vraie maison.

De même, à son exemple et à sa prière, ne nous dérobons pas aux pénitences extérieures du carême. Dans l'état de la nature déchue, on n'atteint l'intérieur et l'esprit que par l'extérieur et le corps, et cela est propre à nous garantir contre la « superbe » et l'orgueil. Jacqueline et Blaise écrivaient ainsi à Gilberte, le 1er avril 1648 : « Il faut que nous servions du lieu où nous sommes tombés pour nous relever de notre chute. »

## 2.57 Prédication sur le péché comme maladie, 3 avril 2025

« Jésus-Christ n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes [...] qu'ils étaient malades [...] qu'il fallait [...] qu'il les guérît en se haïssant soi-même et en le suivant par la misère et la mort de la croix. » (S 302) Pascal reprend ici pour son lecteur un propos de saint Augustin, parce qu'il en a lui-même goûté la vérité de la bouche de Jésus-Christ, comme l'atteste l'extrait qui figure pour ce jour, mercredi de la 4e semaine, dans notre livret de carême : « Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. – Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. – Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis est un signe que je t'en veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras et il te sera dit : 'Vois les péchés qui te sont remis.' » (S 751).

« Quand on se porte bien, on admire comment on pourrait faire si on était malade. Quand on l'est, on prend médecine gaiement. » (S 529). Sans doute Pascal, malade, prenait-il médecine gaiement. Et cela, alors même pourtant qu'il entendait Jésus lui dire : « Les médecins ne te guériront pas. » (S 751). Quelle fut sa maladie ? Les médecins la connaissaient-ils ? Du moins, quant à la malice de son mal, Pascal la connaissait-il mieux que les médecins et les amis que les médecins persuadaient : « On ne sent pas mon mal, disait-il ; on y sera trompé ; ma douleur de tête a quelque chose d'extraordinaire » (*Vie*). Et il



mourut bientôt en effet.

Il prenait donc médecine gaiement, hors d'espérance qu'il était pourtant de recouvrer jamais la santé. Il déferait aux ordres des médecins qu'il savait inutiles. C'est qu'il entendait la maladie et les remèdes impuissants de son temps comme figures de la maladie de l'âme qu'est le péché et des remèdes efficaces que l'Unique Médecin qu'est Jésus-Christ déclarait vouloir lui appliquer : « Ne me plaignez pas : la maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là comme on devrait toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, et dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les chrétiens doivent passer leur vie ? » (*Vie*).

C'est ainsi que la foi chrétienne métamorphose chez Pascal la maladie du corps en remède à la maladie de l'âme, ce que Jésus-Christ lui désigne être une « expiation ». Nous voyons que le propre de cette expiation est qu'elle précède la connaissance des péchés qu'elle expie et leur gravité. De cette maladie, il est inutile d'attendre l'exact diagnostic pour se soumettre au traitement et prendre médecine. Il faut surtout éviter de se mêler de s'en faire soi-même le médecin. Car on donnerait inmanquablement dans l'un ou l'autre écueil, selon son caractère et l'humeur du moment. Soit on se flatte sur l'état de son âme, soit on exagérera certains maux sans conséquence, au risque de se tourmenter de vains scrupules et remords et, plus grave encore, de donner dans la complaisance où ils engagent ; au risque, aussi, d'omettre d'examiner certains replis de l'âme qui recèleraient des maux plus véritables.

Aussi, en ces matières, n'y a-t-il qu'un médecin, et c'est Jésus-Christ. Sa parole, d'abord, est accablante : « Tu perdrais cœur », avant de porter aussitôt consolation : « ce que je te le dis est le signe que je te veux guérir. » C'est la voix du bon Pasteur que les brebis connaissent et qu'elles suivent d'instinct, sans balancer plus avant. *Seigneur, vers qui irions-nous ?* Alors leurs peines cessent d'être de simples maux : elles deviennent croix, et montrent un chemin : celui du Christ vers la gloire dont le calvaire est le seuil.

Ce fut par charité que le Seigneur ordonna qu'Adam et ses enfants en lui coupables gagnèrent leur pain à la sueur de leur front. Le simple devoir d'état, sans accabler les sens comme la maladie, ne laisse pas d'être pesant parfois. Portons ce poids en expiation de nos péchés. Qu'il nous donne lieu de porter le joug de Jésus-Christ et d'être ainsi tout près de lui. Cette croix qui nous mortifie dans les sens et les parties inférieures de l'âme devient alors, par sa présence et sa parole, vraie joie pour le cœur et l'esprit, qui fait qu'en effet, « on prend médecine gaiement ».

## 2.58 Prédication sur le titre d'ami donné à Judas, mercredi 16 avril 2025 (mercredi saint)

« Le même jour [mercredi saint], Satan entra en Judas Iscarioth qui fut trouver les Princes des Prêtres qui cherchaient tous les moyens de prendre Jésus et fit marché avec eux pour le livrer. » C'est ce que nous marque l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*. Pascal relève ainsi l'horreur de la trahison de Judas qui, ayant reçu de Jésus pouvoir contre les démons, ouvre à leur chef, contre Jésus, la porte de son cœur. Mais ce dont Pascal paraît surtout frappé touchant Judas, c'est le titre d'ami par quoi Jésus devait l'appeler le lendemain au moment où il parut avec les gardes venus l'arrêter.

Jésus déclarait à Pascal lui être « plus ami que tel et tel » (S 751) de par les bienfaits dont il l'a prévenu en mourant pour lui alors qu'il lui était ennemi. Nul disciple de Jésus n'a si bien mérité de lui qu'il puisse prétendre à s'en dire ainsi l'ami. Aussi cette qualité d'ami ne lui vient-elle que de la bienveillance de Jésus. C'est lui, Jésus, qui, à l'heure où *il passait de ce monde à son Père*, se mit à appeler *amis* ses disciples, non pour ce qu'ils avaient fait, mais parce qu'il lui a plu, à lui, de leur communiquer ses desseins, comme on fait avec des amis, alors que les serviteurs doivent se contenter d'obéir matériellement aux ordres de leur maître.

Être l'ami de Jésus est ainsi l'effet d'une pure grâce que le Seigneur départit souverainement. Nul ne peut se dire possesseur de cette grâce au point d'oser s'appeler soi-même ami de Jésus. Pierre, qui l'a renié par trois fois, a pu seulement dire qu'il l'aimait, ne l'aimant qu'autant qu'il plaisait à Jésus de le conserver dans la grâce. Seuls les élus, à jamais transformés en Dieu dans la gloire, pourront s'en dire à jamais les amis.

Il est donc d'autant plus étrange, en vérité, que le Seigneur ne singularise le titre d'ami que pour les traîtres. « À Judas : *Amice, ad quid venisti ?* [Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici] À celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de même » (S 460). Il faut ici rappeler que dans les noces antiques, la puissance invitante procurait la robe nuptiale, de sorte que celui qui, dans la parabole, se présente à la noce sans elle marque avoir dédaigné de s'en revêtir et ne se vouloir parer que de son orgueil.

Saint Thomas d'Aquin expose (*Lectura super Matthaeum, ad loc.*) que les Pères de l'Église se partagent selon les deux manières qu'ils ont d'entendre ce titre d'ami que le Seigneur Jésus donne à Judas. Selon les uns, le Seigneur lui fait honte de son hypocrisie. Les autres n'y voient nulle marque de reproche, mais l'ultime effet de la douceur et de la patience du Christ à l'égard de l'apôtre. Pascal suit cette dernière tradition : « Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et la voit si peu qu'il l'appelle ami. » (S 749). Il suit cette tradition, mais la dépasse aussi, en rapportant la charité de Jésus envers Judas directement à sa source, à savoir, l'amour de Jésus pour Dieu, qui le porte à aimer la main qui le livre, puisqu'elle est ministre des desseins de Dieu.

Mais on voit aussi que Jésus pour Pascal anticipe ici la croix, davantage

encore qu'en son agonie. Dans la solitude et l'accablement de Gethsémani, c'était encore le Fils éternel qui en appelait à son Père éternel. Pascal venait à l'instant d'écrire : « Jésus, voyant tous ses amis endormis, et ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son Père. » Mais en présence de Judas, il oublie qu'il est Fils du Père. En ce Père, il ne voit plus que Dieu lui marquant, à lui sa créature, l'ordre de racheter le genre humain en consentant d'être ainsi livré.

Ainsi est-ce dans le dépouillement intérieur de tout privilège sur le reste des humains, que Jésus produit le plus grand amour envers Dieu, d'abord, qu'il montre ainsi digne d'être aimé plus que soi-même, au point que, pour l'amour de Dieu, ce fut sans ironie qu'il réputait ami celui qui le livrait.

## 2.59 Prédication sur le pape, mercredi 7 mai 2025

L'ouverture aujourd'hui du conclave nous porte à régler notre prière sur les enseignements de Pascal touchant le pape. Il appelle de ses vœux de « bons papes » (S 746). Il nous désabuse ainsi des vues dont nous sommes prévenus, qu'un pape ne saurait être mauvais : vues propres à surprendre notre vigilance à prier pour l'Église.

Pascal envisage d'abord le pape selon l'extérieur : homme nanti d'un pouvoir, appelé « juridiction » (S 101), dont la portée est plus étendue et efficace que ce qui est défini par les seuls canons. « Le pape est premier. Quel autre est connu de tous, ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps parce qu'il tient la maîtresse branche qui s'insinue partout » (S 473).

Le pape est ainsi comparable au roi, comme principe unitaire d'un corps, ici le royaume, là l'Église. Mais le pouvoir du pape est supérieur sans doute à celui du roi pour produire l'unité, puisqu'il s'insinue dans les esprits sans les contraindre. Les catholiques, assurément, sont moins prompts à fronder contre le pape que les sujets contre leur roi, car les catholiques conspirent à cette unité à quoi le pape préside et qu'il assure : « On aime la sûreté, on aime que le pape soit infaillible en la foi » (S 452).

« Qu'il est aisé de faire dégénérer cela en tyrannie ! » (S 473). Et Pascal de rappeler que les papes ont abusé en effet de ce pouvoir insinuant sur les âmes qui, rejailli en puissance effective en ce monde, y a dicté sa loi aux rois eux-mêmes et jusque dans leur chambre. Il parle ainsi d'un « pape qui défend au roi de se marier sans sa permission » (S 788).

C'est ainsi que les papes prennent rang parmi les « grands de chair ». Ils ont même prétendu régler l'ordre des esprits. Dans la dernière Provinciale, Pascal écrit avec ironie aux jésuites : « Ne vous imaginez pas [...] que les lettres du pape Zacharie pour l'excommunication de saint Vigile sur ce qu'il tenait qu'il y avait des antipodes aient anéanti ce nouveau monde. » Cette sorte d'abus s'est renouvelée dans la condamnation, récente encore, de Galilée. C'est ainsi que « le pape hait et craint les savants qui ne lui sont pas soumis par vœux » (S 556). Et le pape peut enfin pécher jusque dans son domaine propre et dans la mission qu'il a reçue de veiller sur la foi catholique, puisqu'il a condamné Athanase (S 495).

Et cependant, le Christ a prévenu ces abus. « Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie ! C'est pourquoi Jésus-Christ a posé ce précepte : *Vos autem non sic* (S 473). On traduit d'ordinaire : « Pour vous, mes disciples, il ne doit pas en être ainsi. » Mais on pourrait aussi dire : « En vérité, il n'en est pas ainsi pour vous », selon que la parole du Christ est efficace et obéie.

Le pouvoir du pape est une « juridiction », comme on a dit. Or « La juridiction ne se donne pas pour le juridiciant, mais pour le juridicié » (S 101). C'est spécialement vrai pour celle du pape. Les catholiques ne sont pas sujets du pape comme ils le sont de leur roi. Chez le roi, la justice suit la force qui est au principe d'un pouvoir devenu désormais légitime. Mais l'Église, elle, ne fut pas fondée sur la force : « Il n'en va pas de même dans l'Église, car il y a une justice véritable et nulle violence » (S 119) Le pouvoir du pape n'est pas absolu comme celui du roi, dont les règles se tirent d'une violence originaire. Il est réglé par la parole du Christ à saint Pierre : *Pasce oves meas, non tuas* (S 101) « Pais mes brebis, qui ne sont pas tiennes. » C'est pourquoi « Les rois disposent de leur empire, mais les papes ne peuvent disposer du leur » (S 586). « Vous me devez pâture » poursuit Pascal. Est-ce ici une prosopopée du Christ à saint Pierre et à ses successeurs qu'il rappelle à leurs devoirs envers ses brebis ? ou des brebis à Pierre et au pape dont ils exigent sans trembler ce qu'ils leur doivent ?

Il y a, dans l'Église, une « justice véritable ». Elle a pour condition une tension nécessaire entre d'une part l'unité qui se fonde sur l'unicité du pape et de sa juridiction souveraine, et d'autre part la multitude des juridiciés, au bien de qui doit viser son exercice. « En considérant l'Église comme unité, le pape, qui en est le chef, est comme tout. En la considérant comme une multitude, le pape n'en est qu'une partie » (S 501) Aussi bien, à l'instar de tout fidèle, il lui faut faire son salut et se soumettre à l'ordre voulu par le Christ : « La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion. L'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie » (*ibid.*)

Le pouvoir du pape est incontestable mais, de par sa nature même, il n'est pas infaillible comme celui des rois qui n'a d'autre règle que soi. C'est pourquoi la vérité peut se rencontrer dans la multitude : « Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église. C'en serait un étrange si l'infailibilité était dans un. Mais d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages » (S 607).

L'Antiquité doit servir ici de règle. S'agissant de la querelle entre molinistes et disciples d'Augustin, les seconds ont été condamnés par le pape. Mais Pascal attend un pape qui « écoute les deux parties et consulte l'antiquité » (S 746). Or les « bons papes » « trouveront l'Église en clameur » (*ibid.*) en la personne de ceux qui, membres de la multitude et s'y cachant, savent ouvrir les livres des Pères, et y distinguer la tradition et la règle constante de l'Église qui se tire de la Parole du Christ. « Le pape serait-il déshonoré pour tenir de Dieu et de la tradition ses lumières ? » (S 440).

## 2.60 Prédication sur l'Ascension, mercredi 21 mai 2025

L'Église bientôt célébrera la fête de l'Ascension. L'Ascension compose deux mystères : l'Ascension proprement dite : Jésus quittant notre terre pour être établi auprès du Père ; et le mystère de la Session à la droite du Père, qui dit le gouvernement qu'il exerce comme homme sur son Église par l'envoi de l'Esprit Saint dont il dispose en sa faveur.

Nous avions précédemment médité sur la Session à la droite, d'après l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*. Pascal s'y étant longuement étendu, note l'instant d'après que « Les Apôtres s'en retournèrent à Jérusalem en grande joie ». On en retire l'impression que le sujet de cette joie serait ce gouvernement que Jésus va désormais exercer sur l'Église depuis le ciel. Mais il est possible de rapporter aussi cette joie à la promesse marquée par l'ange que Jésus « reviendrait [...] de la même sorte qu'ils l'avaient vu monter. »

Quoi qu'il en soit, cette joie des Apôtres succéderait dans leur cœur à des sentiments que Pascal suggère lui avoir été tout contraires.

Nous lisons au n°342 de l'*Abrégé* : « Et étant près de disparaître, les Apôtres lui demandèrent » La proposition, interrompue par la fin du verset, ne se poursuit qu'au n°343 : « Quand il reviendra. »

Il y a ici un procédé d'écriture renouvelé de celui que Pascal adoptait pour figurer l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers, mystère que l'on sait importer si fort à sa dévotion : « 209. Il s'éloigne un peu d'eux. 210. D'environ un jet de pierre. 211. Il prie. 212. La face contre terre. 313. Trois fois. » Pascal paraît là engager son lecteur à se rendre présent avec lui à Jésus, là où les Apôtres ont manqué à cette présence du fait du sommeil qui lors les saisissait. « Jésus, écrit Pascal, sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » (S 749) Mais il faut au contraire avoir l'âme appliquée aux moindres circonstances de la nuit du Jardin, que l'*Abrégé* détaille en les détachant les unes des autres.

Le procédé qui les particularise ainsi en des versets si brefs se renouvelle donc s'agissant de l'Ascension, la fin du premier verset séparant l'interrogative indirecte du verbe dont elle est le régime. Il bouleverse même, on le voit, davantage encore la syntaxe naturelle. Comme il visait plus haut à ce qu'on s'attache à la présence de Jésus, il donne ici à partager l'émoi qui se serait déclaré dans le cœur des Apôtres à la pensée de son absence.

Il est touchant de s'aviser comme Pascal se laisse déborder par le sentiment de cette absence, au point qu'il affecte sa lecture de l'Écriture. Rien, en effet, dans ce passage des Actes, qui laisse présager la disparition de Jésus avant qu'elle n'intervînt en effet. Et même, tout au contraire, les Apôtres demandent à Jésus dans les Actes : *Est-ce à présent que tu vas rétablir la royauté en Israël ?* Leur question, dans l'*Abrégé*, est tout autre, portant sur le moment du retour de Jésus, dont les Apôtres sont anxieux, plutôt que des affaires de ce monde.

Pascal est connu comme l'apôtre du Dieu caché. Il relève l'excellence des raisons pourquoy il cache désormais jusqu'à son humanité dans la sainte eucha-

ristie : c'est pour opérer le discernement de ceux qui le cherchent et l'aiment de tout leur cœur. Or, tandis que la tradition des Pères, de saint Léon le Grand en particulier, lu au bréviaire au temps de l'Ascension, engage le fidèle à se réjouir de ce que l'humanité, en la personne de Jésus, se trouve déjà auprès du Père, l'*Abrégé* suggère comme un trait de tristesse et d'angoisse chez ceux qui aiment Jésus, de ce qu'il soit loin de leurs regards : tristesse et angoisse que seule peut balancer dès lors la joie que procure l'assurance de l'envoi de l'Esprit, par qui Jésus ne les laisse pas orphelins.

## 2.61 Prédication sur la suavité de l'Esprit-Saint, mercredi 4 juin 2025

L'Église va fêter la Pentecôte, qui est la fête de l'Esprit-Saint. Dans les *Écrits sur la grâce*, Pascal expose que toute l'œuvre de Jésus-Christ sur terre a été de satisfaire à la justice de Dieu pour mériter pour les humains l'envoi du Saint-Esprit.

« Pour sauver ses élus, Dieu a envoyé Jésus-Christ pour satisfaire à sa justice, et pour mériter de sa miséricorde la grâce de Rédemption, la grâce médicinale, la grâce de Jésus-Christ, qui n'est autre chose qu'une suavité et une délectation dans la loi de Dieu, répandue dans le cœur par le Saint-Esprit, qui non seulement égalant, mais surpassant encore la concupiscence de la chair, remplit la volonté d'une plus grande délectation dans le bien, que la concupiscence ne lui en offre dans le mal, et qu'ainsi le libre arbitre, charmé par les douceurs et par les plaisirs que le Saint-Esprit lui inspire, plus que par les attrait du péché, choisit infailliblement lui-même la loi de Dieu par cette seule raison qu'il y trouve plus de satisfaction et qu'il y sent sa béatitude et sa félicité. »

L'Esprit, comme son nom l'indique, est invisible ; et son œuvre principale n'est pas à produire des miracles devant les yeux. Jésus-Christ a promis à ses disciples que *l'Esprit les ferait se souvenir de toutes ses paroles*. Ainsi « Dieu, écrit Pascal dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, au prologue, suscita quatre saints hommes contemporains de J.-C., lesquels, inspirés divinement, ont écrit les choses qu'il a dites, et qu'il a faites. » ; et elles « ne ne pouvai[en]t être écrite[s] que par le même esprit qui avait opéré sa naissance. » L'Esprit agit donc dans la mémoire des fidèles, mais conjointement aussi, dans leur volonté, dit le texte d'abord cité.

Or, nous voyons que l'Esprit-Saint ne va pas seulement à incliner la volonté vers la loi de Dieu ; mais il rend savoureuse cette loi, dont il anime la mémoire.

Gilberte témoigne de la prédilection de son frère pour le psaume 118, que l'Église avant saint Pie X récitait tous les jours aux petites heures. Or, c'est là justement qu'est vanté le plaisir qu'on goûte dans la loi du Seigneur : *De quel amour j'aime ta loi ; tout le jour je la médite* (v. 97) ; et voici la raison de cet amour : *Qu'elle est douce à mon palais ta promesse : le miel a moins de saveur dans ma bouche* (v. 103).

Ceux qui combattent l'augustinisme de Port-Royal objectent que la grâce

efficace ne sauve l'homme qu'au prix de sa liberté. Aussi bien le réduit-il à n'être gouverné que par un principe de plaisir : plaisir à quoi le livre la concupiscence qui marque la nature corrompue ; plaisir que suscite la grâce, et qui domine chez certains sur le plaisir commun, dans quoi la concupiscence s'assouvit. Le salut serait donc ainsi la résultante d'un équilibre de forces, selon un modèle conforme à cette mécanique dont la science fleurissait au temps de Pascal, et où il était maître lui-même.

Mais Pascal, on l'a vu, est, sur ce chapitre de la suavité de Dieu, surtout fidèle à l'Écriture. « Donnez-moi quelqu'un qui aime, écrit Augustin à ce propos (XXV<sup>e</sup> traité sur St Jean), et il comprendra ce que je dis-là. » La concupiscence, en outre, a son siège dans la sensibilité, qui a part avec ce corps asservi à la loi du péché. Mais Pascal assure que la grâce « remplit la volonté », de manière directe, donc. Ainsi, divers sont les sièges de la concupiscence et de la grâce, de sorte que les forces qui s'y déclarent ne sauraient se faire concurrence. Le modèle mécanique est impertinent. C'est toujours la volonté qui se détermine pour aimer Dieu ou les créatures. Mais elle aime, dans le premier cas, d'un amour spirituel, conforme à sa nature spirituelle à qui elle est rendue de la sorte.

Port-Royal, qui paraît tout donner à la grâce et à son empire sur l'homme, n'assoierait sa doctrine que sur le fond tout pélagien qu'il imagine pour les rapports entre l'homme et Dieu avant la chute. Et de fait, Adam, qui avait l'âme si réglée, qu'il n'inclinait pas par plaisir vers les créatures, n'inclinait pas non plus vers Dieu par plaisir. Son intelligence le reconnaissait pour souverain bien. Mais peut-être ce bien lui était-il trop lointain pour qu'il le reconnût pour son bien à lui. Au lieu que l'homme est toujours assez proche de soi pour goûter « cette inimitable saveur que tu ne trouves qu'à toi-même », comme dit Paul Valéry : « amour de soi, jusqu'à l'oubli de Dieu », dit Augustin.

En Jésus-Christ, Dieu se fit homme, et devint à l'homme objet de plaisir, par la grâce du Saint-Esprit. Bienheureuse, donc, la faute de l'homme, qui donna lieu que Dieu se fit ainsi mon plaisir et mon amour, où tout mon être se trouve engagé corps et âme. Heureux l'état de pécheur, s'il est vrai que celui à *qui on n'a que peu pardonné montre peu d'amour*, parce que cet amour a trop peu de « suavité ». Au lieu que Pascal, converti, peut écrire qu'en Dieu, en sa loi, il « sent sa béatitude et sa félicité ».

## 2.62 Prédication sur l'eucharistie, mercredi 18 juin 2025

Cette veille de la naissance de Pascal coïncide cette année avec les premières vêpres de la Fête-Dieu. Ce nous est l'occasion d'examiner les sentiments de notre saint touchant le sacrement du corps du Christ. Nous avons consulté principalement pour cela la XVI<sup>e</sup> Provinciale. Elle réplique en effet aux jésuites accusant Port-Royal d'être « d'intelligence avec Genève [siège de l'hérésie de Calvin] contre le très saint sacrement de l'autel », selon le titre d'un ouvrage que leur confrère le père Bernard Meynier venait de publier cette année-là.

Le grief de calvinisme n'est certes pas nouveau touchant Port-Royal. Mais, borné d'abord au chapitre de la grâce justifiante, il s'était étendu à celui de la grâce sacramentelle, depuis le prodigieux succès de l'ouvrage d'Antoine Arnauld, ami de Pascal, publié 13 ans plus tôt : *De la fréquente communion*. Calvin tenait l'eucharistie pour un pur symbole utile pour donner lieu au fidèle de s'unir de cœur à Jésus-Christ, au milieu de l'assemblée chrétienne, en exerçant sa foi. Elle ne requérait donc aucun culte à ses yeux. L'accusation des jésuites allait contre l'évidence, Port-Royal n'ayant pas hésité, en 1647, à reprendre l'œuvre de l'Institut du Saint-Sacrement, quittant l'obédience de Citeaux pour inclure dans ses constitutions l'adoration perpétuelle de ce mystère ; prenant désormais le nom de Port-Royal du Saint-Sacrement, avec le scapulaire dont le blanc et le rouge figuraient le pain et le vin eucharistiques.

Pascal rétorque bien sûr aux jésuites ces évidences. Mais il fait plus. « À quoi sert, mes pères, d'opposer l'innocence [des gens de Port-Royal] à vos calomnies ? Vous ne leur attribuez pas ces erreurs dans la croyance qu'ils les soutiennent, mais dans la croyance qu'ils vous font tort. » Le tort que Port-Royal fait aux jésuites, c'est d'être, par sa doctrine et sa conduite, un vivant reproche à la pastorale des jésuites, qui envoient leurs pénitents à la sainte table sans conversion véritable. Pascal de citer ici le père Mascarenhas, soutenant que les confesseurs doivent « conseiller à ceux qui viennent de commettre des crimes [...] de communier à l'heure même : parce qu'encore que l'Eglise l'ait défendu, cette défense est abolie par la pratique de toute la terre » puisque aussi bien, commente Pascal, les jésuites sont-ils désormais par toute la terre.

Cette conduite des jésuites comme pasteurs contredit la foi eucharistique dont ils se font les champions contre Port-Royal. « Car si vous croyez, leur dit Pascal, aussi bien que [les gens de Port-Royal] que ce pain est réellement changé au corps du Christ, pourquoi ne demandez-vous pas comme eux que le cœur de pierre et de glace de ceux à qui vous conseillez d'en approcher soit sincèrement changé en un cœur de chair et d'amour ? Si vous croyez que Jésus-Christ y est dans un état de mort, pour apprendre à ceux qui s'en approchent à mourir au monde, au péché et à eux-mêmes, pourquoi portez-vous à en approcher ceux en qui les vices et les passions criminelles sont encore toutes vivantes ? »

Les jésuites autorisaient leur pastorale sur ce que l'eucharistie est, selon la foi, un remède contre les péchés, don de Dieu fait par lui aux humains en faveur de leur salut. Mais cette doctrine de l'eucharistie comme remède n'a de portée que contre les péchés véniels, et non contre ceux témoignant « de vices et de passions encore toutes vivantes ».

Or, Pascal avance, pour l'eucharistie, d'abord la raison de sacrifice : c'est-à-dire, une œuvre offerte à Dieu par un homme : Jésus, plutôt qu'un don de Dieu fait aux humains. La foi à la présence réelle du corps du Christ dans l'hostie est la condition du sacrifice qui s'accomplit en sa Personne « en état de mort ». L'expression, dont l'origine se trouve chez Saint-Cyran, se rencontre dans la lettre de Pascal sur la mort de son père. Là, elle ne désigne pas le Christ comme mort, mais allant à la mort par amour de Dieu pour expier le péché des humains.

L'eucharistie est ainsi parole que Jésus adresse comme maître à ses disciples. En la répétant ainsi pour parole, on ne la réduit pas à l'ordre de la seule signifi-



cation comme les calvinistes, qui font dépendre son effet de la foi personnelle du communiant. La vraie foi est foi à la présence même de Jésus en état de mort dans l'eucharistie : présence qui donne autorité à la parole muette qui presse ici qu'on se convertisse ; présence qui fait que l'indifférence devant cette parole marque une préférence objective pour la « vie des vices et des passions » contre la Vie véritable.

Bien loin donc d'insinuer que l'eucharistie ne serait pas remède destinée aux pécheurs, cette doctrine engage à ce qu'on se reconnaisse malade et pécheur en présence de l'unique Médecin, en sorte qu'on l'accueille comme tel, avec sa puissance miséricordieuse et salutaire.